

POREL

Souvenirs d'un vieil homme de Théâtre

FIGARO ILLUSTRÉ



LE BATELEUR
Aquarelle de H. DAUMIER

Collection de M^r Georges Berger



Les Chroniques du Mois

LE MAL DES GARES

C'était à la gare du Nord, un de ces derniers dimanches matins. La journée s'annonçait belle; une de ces radieuses et suaves journées de septembre où l'on dirait que le soleil bon enfant s'applique à tièdir — à point — l'air un peu frais; ou que la brise se complait, pour la joie des hommes, à rafraîchir — juste autant qu'il convient — le soleil un peu chaud. Dans la gare, une foule joyeuse s'écrasait, parmi les amoncellements de bagages. La foule... je veux dire les foules; car il y en avait deux : celle des familles qui revenaient de vacances, contentes de retrouver Paris; et celle des Parisiens, heureux de le fuir, qui s'en allaient à la campagne.

Au seuil d'un des quais, une chaîne était tendue. On ne passait pas. Le train d'onze heures avait un retard, et nous étions là une cinquantaine de voyageurs qui l'attendions pour y monter. Je regardais les gens et j'écoutais :

— Pourquoi ne passe-t-on pas ?

L'employé, — un brave homme gras, d'âge mûr déjà, de mine complaisante et résignée :

— Parce que le train n'est pas formé, monsieur.

— Alors il y a un retard ?

— Vous le voyez.

— Pourquoi ce retard ?

— Je ne sais pas.

Murmures. Ricanements. Quolibets à l'adresse de la compagnie. Un monsieur tout rouge, suant, des paquets plein les mains, se précipite :

— Le train d'onze heures, pour Valmondois ?

— C'est ici, Monsieur, dit l'employé souriant, le doigt levé vers la pancarte, qui indique ces choses en énormes caractères.

Une vieille dame s'approche; elle non plus n'a pas lu la pancarte; essouffée et auto-ritaire :

— Le train d'onze heures pour Eau-
bonne ?

Même geste de l'employé souriant : « C'est ici, Madame ». Et, successivement, à dix, vingt, trente voyageuses et voyageurs — tous ahuris, tous essouffés — le même employé, toujours paisible, continue à désigner du même doigt la même pancarte, que personne n'a lue.

D'autres surviennent. « Pour aller à Chantilly ? — A droite, Madame. C'est écrit... — Pour aller à Montmagny ? — A gauche, Mademoiselle; voyez l'écriteau... — Le train de Creil, s'il vous plaît ? — C'est au quai 9, Monsieur. — Je croyais que c'était au quai 8 ? — Non, c'est au quai 9 ».

Le monsieur pose son sac, et hurle :

— Enfin, est-ce au 8 ou au 9 ?

L'employé, avec douceur :

— Monsieur, si c'était au 8, je ne vous dirais pas que c'est au 9...

Le voyageur, reprend son sac, et d'un ton de rage concentrée :

— Je vous prie d'être poli, n'est-ce pas ?

Mêmes scènes au seuil de tous les quais; à l'arrivée et au départ de tous les trains; à tous les guichets; sur les marchepieds des wagons; dans les voitures même, jusqu'à la minute où le train file.

Le savant Gustave Lebon, dans sa Psychologie des foules, a oublié ce chapitre là, et c'est bien dommage. Le chapitre des gares... Je le supplie de réparer, dans les éditions prochaines de l'ouvrage, cette lacune; il y a sur l'état d'âme du Français en chemin de fer, des choses si intéressantes à dire !

Car il est certain que cent Français réunis dans une gare, autour d'un train qui va partir, donnent la vision d'être un peu anormaux; en tous cas, très différents de ce qu'ils seront hors de cette gare, dès que la préoccupation de prendre le train ne les hantera plus. (Peut-être observerait-on chez beaucoup d'étrangers les mêmes symptômes, mais je ne parle ici que de mes compatriotes, parce que c'est à leurs attitudes, à leurs paroles, à leurs gestes, que je suis le plus habitué.)

Ce petit détraquement mental, né du souci de monter dans un train, se manifeste dès l'arrivée au guichet. Observez notamment une

femme qui a un billet à prendre. Si vous êtes posté derrière elle, et pressé par l'heure, c'est un spectacle exaspérant; mais qui devient savoureux, si vous avez du temps à perdre. On dirait qu'elle n'est pas très sûre, la voyageuse, de ce qu'elle vient faire devant ce guichet. Elle s'informe, elle cause, elle présente des objections; elle n'a jamais préparé son argent d'avance, et quand le moment vient de le sortir, c'est tout une affaire. Elle ne sait où poser ses petits paquets, ni de quelle main ouvrir le réticule au fond duquel est la petite bourse qu'elle trouve rarement du premier coup. Pour en tirer la somme demandée, il faut qu'elle s'y reprenne à plusieurs fois; gantée, elle ne ramasse qu'avec peine la monnaie qu'on lui rend; son ombrelle tombe, elle ne sait plus comment rassembler ses paquets, et déjà tout sang-froid l'abandonne. A vingt mètres de là, sur le quai, ce sera l'affolement.

Mais ne soyons pas trop sévères pour la voyageuse; et regardons le voyageur. Il n'est pas moins comique qu'elle. J'oserai dire que l'agitation qu'il manifeste a même, parfois, quelque chose d'inquiétant.

Cet homme qui jouissait tout à l'heure encore d'une parfaite lucidité, semble avoir perdu brusquement la notion de tout. Ce n'est pas un aliéné tout à fait; mais c'est presque un demi-fou. Arrivé à la gare avec une longue avance sur l'heure du départ, il s'agite, bouscule les gens, s'énerve; visiblement il ne comprend plus ce que lui dit l'horloge. Il ne sait même plus lire; et vous le voyez s'accrocher aux sous-chefs, aux contrôleurs, aux hommes d'équipe pour se faire répéter les indications les plus simples, affichées en des caractères qui lui crèvent les yeux.

C'était un homme doux et courtois. Subitement il est devenu rageur, et, aux observations polies qu'on lui fait, répond avec impolitesse. On dirait qu'il se sent ici dans un milieu hostile, et qu'il a le souci de s'y défendre contre quelqu'un...

Il monte en wagon. Sa mauvaise humeur s'accroît. Je ne sais quelle défiance malade semble l'animer à l'égard de ses semblables.

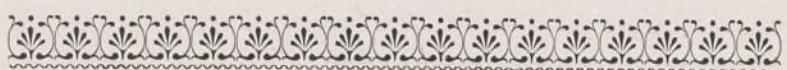
C'était un homme aimable, accueillant. C'est maintenant Alceste, et sa joie serait de découvrir un compartiment où il fût seul, bien seul, préservé de tout contact avec l'horrible humanité voyageuse...

C'était un homme juste. Il a perdu le sentiment de la justice. C'était un honnête homme; il a presque perdu le sentiment de l'honnêteté. Car tout à l'heure, aux bagages, il s'efforçait, moyennant des pourboires sournoisement distribués, de faire passer ses malles sur la balance avant une dizaine de personnes dont c'était le tour; maintenant, dans sa volonté d'être seul, il répand autour de lui maints petits colis sur les banquettes; il simule le compartiment complet; pour une seule place qu'il a payée, il voudrait en occuper huit. Autrement dit, il commet un mensonge dans le dessein de jouir d'un bien qui n'est pas le sien. Le Code pénal punit des délits moins évidents que celui-là.

Rentré chez lui ou arrivé à destination quelques heures plus tard, cet homme légèrement fou, grossier, sauvage, ami de l'injustice et un peu voleur, redevient une créature de raison, d'aménité, d'équité, de loyauté... Que s'est-il passé?

Peu de chose. Il était dans une gare, et il en est sorti.

PIERRE OU PAUL.



Les Amis du Mont Saint-Michel

C'est avec empressement qu'a été accueillie, par un grand nombre d'artistes et de gens de goût, depuis les plus humbles jusqu'aux plus illustres, l'idée de se réunir en une Société destinée à grouper les efforts tentés isolément jusque-là pour la défense du Mont Saint-Michel contre les entreprises du temps et des hommes...

D'autres ont glorifié, dans un style et avec la grandeur qui lui convient, le charme de cette merveille admirable et unique au monde qu'est le Mont Saint-Michel. Il serait prétentieux de vouloir dépeindre dans cette courte notice, toute la grâce de ce rocher légendaire, où sont réunis dans un ensemble impossible à retrouver ailleurs, la grandiose splendeur d'un site et la perfection absolue d'un groupement architectural.

Aussi bien, de nos jours, avec la facilité des transports et le développement dans l'âme populaire du culte du beau, tout le monde connaît le Mont Saint-Michel, et c'est par milliers que se comptent les touristes montant quotidiennement au Mont Saint-Michel, poussés par le désir de voir et de revoir encore ce chef-d'œuvre de la Nature et de l'Art des Hommes.

Le Comité du nouveau groupe fait appel au concours de tous les admirateurs du Mont Saint-Michel pour qu'ils nous apportent, en même temps que leur minime obole, l'appui précieux de leur collaboration par le nombre. C'est, dans l'intérêt général qu'il a entrepris de les grouper tous en une vaste association: «les Amis du Mont Saint-Michel», destinée à poursuivre, par une énergique campagne d'opinion, le double but de défendre le Mont Saint-Michel contre toute entreprise tendant ou pouvant aboutir à lui enlever son caractère artistique et de lui restituer, dans la mesure du possible, son aspect insulaire et primitif.

Admirateurs innombrables, pèlerins de l'Art, unissez-vous pour la défense et la protection de cette merveille! Devenez «Les Amis du Mont Saint-Michel».

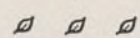
LES AFFAIRES

Comme celles de guerre, les campagnes d'affaires demandent à être mûrement préparées; or, on ne peut nier qu'à ce point de vue les deux grands mois de vacances n'aient été parfaitement utilisés. Tout est prêt pour une brillante rentrée. Le travail s'est accompli sans précipitation, sans à-coup, favorisé par les circonstances générales et à travers des incidents qui, tels ceux du Maroc, n'ont pas réussi à contrebalancer ce qui venait chaque jour établir plus clairement le retour à une situation économique normale.

La crise partie d'Amérique a surtout provoqué chez nous un sentiment de méfiance, car nous n'en avons réellement ressenti qu'un contre-coup extrêmement atténué. Il fallait donc d'abord ressusciter la confiance et montrer que le temps des vaines terreurs était passé. Ni la très forte augmentation de l'encaisse-or de la Banque de France, ni l'abaissement du taux courant de l'escompte dénonçant l'abondance des capitaux disponibles n'avaient d'action sur le public qui persistait à se tenir éloigné des affaires. Patiemment les banquiers se sont mis à prouver que pour eux, habitués à suivre les événements et à en mesurer la portée, la période de dépression était close. Par leurs achats, ils ont relevé les cours et, pour mieux appuyer le sens de leur intervention, ils ont mis le titre en portefeuille car jamais les taux des reports n'ont été aussi bas, ce qui prouve que les engagements spéculatifs sont extrêmement limités.

C'est donc bien un renouveau de confiance qu'on entend provoquer et avec juste raison car partout la situation s'est éclaircie, partout s'observent les mêmes manifestations du réveil économique. Déjà, peuvent être constatés les résultats obtenus: pendant le premier semestre de 1908 les émissions faites en France, alors qu'on s'imaginait que toute activité avait disparu dans le domaine des affaires, se sont élevées à près de deux milliards. Et les disponibilités demeurent aussi abondantes que si aucun appel n'avait été fait au public.

Ces deux milliards ont porté presque exclusivement sur des valeurs à revenu fixe. Telle est l'allure constante de la reprise à la suite des crises: ce sont toujours les fonds d'États, les obligations de villes, du Crédit Foncier, des Compagnies de Chemins de fer, des grandes entreprises industrielles classées qui rappellent d'abord les capitaux apeurés. Les grandes opérations qui se préparent et qui doivent faire sortir de sa réserve la masse du public ont pour objet des fonds d'États.



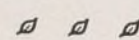
Celle dont il est depuis le plus longtemps question et sur laquelle sont plus spécialement portés les regards est l'*Emprunt Russe*, tant de fois annoncé et dont la réalisation semble maintenant devoir être assez prochaine. On sait que la cause du retard n'est pas du tout dans la crainte de voir le succès de l'émission rendu douteux par les circonstances qui sont au contraire aussi favorables que possible, mais l'acquiescement de la Douma est indispensable et il faut, par conséquent, attendre au moins que se réunisse cette assemblée.

En fait, on ne connaît encore rien de précis sur cet emprunt. On dit que la Russie ne voudrait pas accepter un taux nominal supérieur à 4 1/2 0/0, mais on ne saurait affirmer que ce nouveau type sera choisi. On ignore même quel montant effectif sera demandé, encore plus le prix auquel serait offert le titre, cependant on pense généralement que le Gouvernement n'a pas l'intention de dépasser un milliard et quart de francs. Si l'émission est ainsi limitée, elle ne provoquera pas une sortie d'argent aussi considérable qu'on pourrait le supposer. En effet, les 800 millions de Bons du Trésor qui viennent à échéance le 14 mai 1909 seront certainement acceptés comme espèces pour la souscription des nouveaux titres.

Le relèvement dont les cours des autres

emprunts russes ont été l'objet est parfaitement justifié par l'amélioration générale de la situation en Russie, mais il est surtout l'indice de la croyance répandue dans le monde des affaires d'une assez prompte conclusion de la nouvelle opération, sous réserve, bien entendu, de la ratification de la Douma. Du reste, la reprise des fonds russes intéresse trop la grande masse des capitalistes français pour n'avoir pas été considérée par les groupes dirigeants comme absolument nécessaire au réveil d'activité qu'il fallait provoquer. Elle s'est poursuivie avec une régularité qui doit être d'autant plus remarquée que le mouvement n'a pu être arrêté même par l'afflux sur notre marché de cette grosse part de l'emprunt 1906 que s'était réservée, lors de l'émission, la place de Vienne, et dont une seconde tranche vient d'être admise à notre cote.

Pour le moment, on s'occupe surtout de consolider et de bien affermir les résultats acquis, besogne essentielle avant de risquer un nouveau pas en avant. Il n'est pas douteux que, par la suite, d'autres efforts auront lieu car le désir fort légitime de la Russie doit être de placer son emprunt dans les meilleures conditions possibles de manière à ne s'imposer qu'une charge moins onéreuse. Mais ces mouvements successifs exigent, comme point de départ, autant de bases solides sous peine de compromettre le succès de l'émission.



Plus encore que la Russie, la Turquie a besoin d'argent. La pénurie chronique du Trésor est un fait trop connu pour qu'il soit nécessaire d'insister; cette fois, l'évolution qui s'accomplit dans la politique du pays comporte des exigences qui viennent se superposer aux embarras pécuniaires permanents. L'urgence est telle qu'il n'a pas été possible d'attendre la réunion du futur Parlement: tout de suite des avances ont été négociées avec la Banque Ottomane qui, du reste, a fait preuve de la plus grande bonne volonté. D'abord elle a accepté que fussent négociées au profit du Gouvernement turc les 50.000 obligations 4 0/0 de l'emprunt de 1904 qui lui avaient été remises en garantie et qui, aux cours actuels, représentent un montant effectif de 23 millions. Ce n'est là qu'une opération préparatoire, prélude d'autres plus importantes.

La grosse difficulté, quand on traite avec la Turquie, est toujours la question des garanties. Chaque emprunt est doté de gages spéciaux, si bien que la majeure partie des produits fiscaux se trouve hypothéquée et pour longtemps. La sécurité de ces gages est indiscutable, grâce à la sévère administration du Comité de la Dette institué en 1881, mais l'élasticité commence à faire tout à fait défaut. Revenus des monopoles du tabac et du sel, impôt du timbre et des spiritueux, taxes de pêche à Constantinople, dîme des soies dans une partie de l'Empire, tributs de la Bulgarie et de l'Égypte, redevance de la Roumélie Orientale, douanes, dîmes d'un grand nombre de sandjacks, sont réservés au service de la Dette ou attribués au paiement des garanties d'intérêt dont jouissent les chemins de fer. Heureusement les recouvrements s'accroissent, parfois des relèvements de taxes interviennent, et il se trouve ainsi des excédents disponibles.

Pour les besoins présents, une première opération avait été convenue. Par la conversion de l'Emprunt 4 0/0 Osmanié, dont on prolongeait la période d'amortissement, et de l'emprunt 5 0/0 1896, dont on réduisait d'un point le taux nominal, la Turquie réaliserait une économie annuelle de plus d'un million de francs, permettant de gager un emprunt supplémentaire de 25 millions. Le brusque avènement au pouvoir du parti Jeune-Turc a fait ajourner cette conversion, mais la Banque Ottomane fait les avances correspondantes.

Il s'agit maintenant de consolider la dette flottante sur le montant de laquelle on n'est pas fixé. Il faudra aussi songer à reconstituer toute l'administration, ce qui ne laissera pas d'entraîner d'abord de fortes dépenses, quitte à faire réaliser plus tard d'importantes économies. Un premier

contrat a été, affirme-t-on, conclu avec la Banque Ottomane, dont l'influence est redevenue prépondérante ; ce contrat n'est que conditionnel, il devra être soumis à l'approbation du Parlement. La Banque Ottomane se chargerait de négocier un emprunt 4 0/0, amortissable en 56 ans et dont le montant nominal serait de 3.600.000 livres turques, c'est-à-dire 81.800.000 francs. Aux cours actuels, le produit effectif de cet emprunt serait d'environ 75 millions.

□ □ □

Ces deux grosses opérations qui sont, comme on voit, dans les perspectives prochaines, n'absorberont qu'une part bien restreinte des très fortes disponibilités qu'accusent tous les signes extérieurs, taux d'escompte et des reports, encaisse des grandes banques, etc. Aussi n'est-ce pas uniquement sur elles que convergent les efforts de la Bourse. L'ensemble des fonds d'États et des valeurs à revenu fixe a bien été favorisé, mais les bonnes tendances se sont étendues à d'autres compartiments.

Comme on l'a déjà remarqué souvent et comme il est apparu de nouveau dans la récente crise, l'industrie française ne recourt que pour une faible partie de sa production aux marchés d'exportation ; elle en trouve le plus large placement dans la consommation nationale et se place ainsi assez bien à l'abri de ces commotions qui ont si gravement ébranlé les usines d'Amérique et d'Allemagne, même celles d'Angleterre et de Belgique beaucoup plus exposées aux coups de la concurrence parce qu'elles sont obligées de chercher à l'étranger les débouchés que leur propre pays ne saurait leur assurer dans une proportion suffisante.

Administrées dans un esprit de prévoyance et de sagesse que n'ébranlent ni les années les plus prospères, ni les périodes les plus éprouvées, dotées de larges fonds de roulement qu'alimentent chaque année de gros prélèvements sur les bénéfices, nos grandes sociétés industrielles n'avaient aucune raison de voir leurs titres subir une dépression que rien ne pouvait justifier. Leurs cours commençaient donc à se raffermir et à se relever quand est venue une déclaration d'autant plus intéressante à retenir qu'elle est formulée par une Société dont la prudence est connue et qui, de plus, donne à l'exportation une part notable de sa production. Cette Société n'hésite pas à proclamer que, pour elle, la crise paraît avoir atteint son point culminant et que certains symptômes, qui se manifestent depuis peu de temps, font espérer une reprise prochaine des affaires.

La Bourse n'a pas manqué de s'émouvoir d'une affirmation aussi précise émanant d'une source particulièrement autorisée. Devant ce renseignement, qui s'applique à l'ensemble de nos entreprises métallurgiques, tous les titres de ce compartiment ont immédiatement ressenti les effets de la bonne impression causée par ces paroles réconfortantes. Il est maintenant reconnu que le dernier exercice a été meilleur qu'on ne le pensait et on sait, de plus, que d'importantes commandes ont été réparties tant par les Compagnies de chemins de fer que par la défense nationale. Dans ces conditions, on n'a pas été surpris de voir les cours se relever vivement et les valeurs métallurgiques recouvrer cet attrait qu'elles ont généralement exercé sur les capitaux de placement.

□ □ □

Les affaires nouvelles ne sont pas cependant négligées car, seules, elles sont susceptibles d'apporter une compensation au faible taux de rendement des vieilles valeurs parvenues à leur plein développement. La foi est encore entière, et avec raison, dans certaines industries dont les bases sont indiscutables et l'avenir presque certain. Qu'un perfectionnement intervienne et l'attention est vivement attirée.

Tel est aujourd'hui le cas pour la *Société Industrielle du Celluloïd*, née en 1906 de la fusion de deux autres entreprises déjà anciennes, et dont, par suite du progrès incessant du chiffre d'affaires,

il a fallu en 1907 augmenter d'un million le capital primitif de 3 millions. Maintenant la Société a établi son indépendance complète, elle mène sa fabrication depuis la matière première jusqu'aux produits les plus délicats et, pour son premier exercice social, elle a distribué, par action de 100 francs, un dividende de 13 fr. 33 en même temps qu'un coupon de 13 fr. 30 à chacune de ses parts de fondateur.

A cette prospérité déjà si évidente, une nouvelle invention est venue apporter un important élément. La Société possède le brevet d'un mode de fabrication du celluloïd qui élimine l'emploi du camphre et rend la matière ininflammable. Ainsi disparaissent à la fois le très grand danger reconnu au celluloïd ordinaire et les inconvénients, pour le prix de revient, des fluctuations étendues du cours du camphre dont la production est monopolisée par le Japon. C'est une invention capitale pour cette industrie si brillante du celluloïd.

La part de fondateur est plus intéressante encore que l'action. Les parts ne sont qu'au nombre de 10.000 et sans augmentation possible ; elles ont droit à 38 0/0 des bénéfices après paiement de l'intérêt statutaire de 5 francs aux actions, leur revenu croît donc beaucoup plus vite, avec la progression des bénéfices, que celui des actions. Mieux encore serait la réunion d'un nombre proportionnel des deux titres pour obtenir les meilleures conditions de placement.

□ □ □

Dans l'industrie textile, de bonnes occasions se présentent également, surtout dans les pays relativement neufs et pour les fabrications d'articles spéciaux. La *Société Française pour le développement de l'Industrie textile* en est un exemple.

Cette Société a absorbé une entreprise exploitée depuis plus de quarante ans à Bucarest, en Roumanie, et qui s'était spécialisée d'abord dans la fabrication des cordes et cordages de toutes sortes en chanvre, notamment pour la marine et pour les exploitations pétrolifères si répandues en Roumanie. Elle y a ajouté le traitement du lin, principalement pour la confection d'un tissu spécial recherché par les Compagnies de chemins de fer pour le nettoyage du matériel. Depuis quelques mois, elle fabrique, en plus, des courroies de transmission en poil de chameau pour répondre aux demandes des exploitations de pétroles, et les relations personnelles de ses directeurs lui assurent l'écoulement facile de toute sa production.

Tel est le développement des usines que la force motrice, jusque-là de 80 chevaux, a dû être portée à 260 chevaux au début de l'année courante. Dans les conditions antérieures, les bénéfices étaient en moyenne de 140.000 francs par an ; avec les nouvelles installations on peut être assuré d'une importante plus-value et le capital social n'est que de 1.100.000 francs. Quand sera entreprise la fabrication de la toile et d'autres articles d'usage courant, on est en droit de compter sur une nouvelle et forte progression, car la Roumanie, jusqu'ici tributaire de l'étranger, a frappé ces objets d'un droit de douane de 30 0/0 pour stimuler son industrie nationale. Des renseignements précis nous venant de Bucarest nous font savoir que dans trois mois sera détaché un coupon très rémunérateur. Ainsi se trouvent réunis tous les éléments qui font les affaires fortes et prospères.

□ □ □

En résumé, le mois de septembre, que l'on pouvait craindre inactif, aura utilement contribué à préparer le retour aux affaires sur lequel tout le monde compte dès la rentrée. Pour quiconque s'intéresse aux choses de la Bourse, il n'y a qu'à se féliciter de l'œuvre accomplie discrètement, avec une persévérance de bon aloi et à travers des difficultés qui en rehaussent le prix.

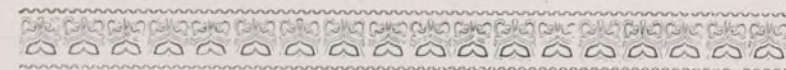
Comme la crainte, la confiance est contagieuse. Les banquiers ont affirmé leur foi dans le présent et dans l'avenir, celui du moins qui est assez prochain pour être pris en considération. Devant cet exemple, les hésitations auront tôt fait

de disparaître. Déjà le repos des vacances aura calmé bien des appréhensions qu'exagérât la tension du travail coutumier. Quand reviendront ceux que retiennent encore les derniers charmes de la campagne et les plaisirs de la chasse, ils verront avec surprise d'abord, avec plaisir ensuite que sont presque entièrement effacées les traces de cette commotion financière qui, chez nous, a fait beaucoup plus de bruit que de mal et ils regretteront de s'être tenus à l'écart dans cette période qui eût pu leur être si profitable.

Mais nous croyons que le mouvement est trop bien lancé, trop solidement appuyé pour pouvoir être arrêté. La campagne d'affaires est dès maintenant parfaitement préparée, elle se déroulera fructueusement pour tous ceux qui y prendront part.

Alfred DUPUY

Le Figaro Illustré ne paraissant que mensuellement, nous ne pouvons, dans cette chronique, suivre les événements financiers d'aussi près qu'il serait désirable. C'est pourquoi nous nous mettons à l'entière disposition de nos lecteurs pour leur fournir les renseignements qu'ils voudront bien nous demander.



LE

Congrès de la Presse à Berlin

Le 22 septembre, s'est ouvert, à Berlin, le Congrès international de la Presse. Les séances se sont tenues au Reichstag. M. de Schoen, secrétaire d'Etat à l'Office des Affaires étrangères, qui présidait la séance d'ouverture a prononcé un discours de bienvenue. Après avoir constaté que la presse est une grande puissance dont l'importance et l'influence augmentent tous les jours, il a ajouté :

« La diplomatie ne peut pas toujours aller, comme la presse, de concert avec l'opinion publique, mais elle doit toujours chercher à rester en contact avec le sentiment national. A ce point de vue, la presse lui prête une aide de la plus grande valeur. Par le travail incessant qu'elle accomplit dans l'intérêt public, elle acquiert le droit de parler au nom de tout le monde ; mais ce droit lui impose un devoir.

« Les efforts que le Congrès fera pour augmenter l'anémité, l'équité et l'exactitude dans la discussion publique des choses politiques seront accueillis avec la plus chaleureuse sympathie par le gouvernement impérial ».

M. de Schoen a ajouté quelques paroles en français ; et il a terminé par cette phrase cordiale :

« Venus et reçus en bons amis, vous nous quitterez en meilleurs amis encore ».

Après la séance inaugurale du Congrès, M. Jules Cambon, ambassadeur de France, offrait dans les salons de l'ambassade à Berlin, aux 110 congressistes français et à leurs femmes, un déjeuner excellent. L'ambassadeur a porté, vers la fin du dîner, un toast au Président de la République et à la presse qui fut très vivement applaudi.

M. Adrien Hébrard a répondu en termes spirituels par un éloge de M. Cambon qui aurait pu, s'il l'avait voulu, devenir le plus brillant des journalistes et qui, à Berlin, rend tous les jours des services éminents à la France.

Après les élégances de l'ambassade de France, les congressistes ont goûté, sous les chênes et les hêtres séculaires, le charme d'un paysage champêtre autour du palais du chancelier. Et M. de Bülow a raconté avec humour tous ses démêlés avec la presse, depuis le jour où, absorbé dans la lecture passionnante de la *Gazette d'Augsbourg*, il prit à pleines mains le verre d'une lampe allumée, jusqu'à celui où, attaché de légation à Athènes, il se vit traiter de *canonnier numéro cinq* (nous dirions en français : de cinquième roue du carrosse) par la *Neue Freie Presse* de Vienne qui plaignait le grand Bismarck d'avoir à réparer les maladroitures de diplomates aussi insignifiants que le jeune M. de Bülow.

La Mode

Biarritz, septembre.

Pourquoi l'humble bourgade composée de quelques huttes de pêcheurs perdues dans les sables s'est-elle transformée, en quelques années, en un merveilleux étalage de constructions pittoresques et somptueuses ? Pourquoi la civilisation et le luxe ont-ils envahi ces falaises et ces plages ? Pourquoi le tourbillon des agitations mondaines a-t-il remplacé le majestueux silence que troublaient seuls le tumulte des vagues et le sifflement des tempêtes amoncelées ? Pourquoi Biarritz, en un mot, qui recevait, il y a quelque soixante ans, les rares visites de quelques habitants de Bayonne, du pays basque et du Béarn, voit-il défiler tous les heureux du siècle, les grands personnages du monde entier ?

Parce que ce recoin des Pyrénées, ces plages que bordent les rocs dentelés, que dominent les falaises abruptes n'ont pas de pareils au monde, parce que le ciel y est pur, les rives parfumées, parce que la mer y est captivante dans ses bizarreries même, sa sérénité mélancolique et ses convulsions effrayantes ; parce que la vie s'y écoule dans une admiration dont les sources ne tarissent pas, parce que le poète, le savant, les puissants de la terre, les désillusionnés de la vie, les milliardaires et les décavés, les malades et les bien portants, les sceptiques et les rêveurs, subissent tous la mystérieuse attraction de ces grèves privilégiées. Biarritz sait leur donner les sensations diverses qui répondent aux aspirations de leur âme, et qu'ils ne trouveraient pas ailleurs, avec ce charme infini, pénétrant, qui défie toute observation et toute analyse.

□ □ □

Là où se dressaient jadis de louches tavernes de matelots s'ouvrent de coquets salons où le roi Alphonse, la reine Christine, la reine Victoria, les infants, les grands-ducs de Russie, les archiducs d'Autriche viennent, comme de simples mortels, prendre une tasse de thé, au milieu d'une foule élégante, très gentiment cosmopolite ; là où se dressaient des boutiques de marchands de makillas et de vendeurs de coquillages, je retrouve les noms



ROBE DU SOIR
en tulle bleu paon brodé de fleurs de soie bleue de différents tons et de soie noire mélangées de perles de jais et de tube irisés, le tout reposant sur un fond blanc voilé de gaze d'argent bleui.
Modèle de Badin

prestigieux des joailliers de la rue de la Paix, des couturiers en renom. Là où les cacolets de 1840 précédant les diligences, faisaient leur entrée sensationnelle, avec l'accompagnement obligatoire des grelots de leurs mules empanachées et enrubanées, se meut le flot de nos mondains et de nos mondaines que nous amènent les trains du Midi, le petit chemin de fer à voie étroite, les autos, les somptueux équipages.

□ □ □

Encore quelques jours et la saison d'été fera place à la saison d'automne, qui elle-même fera place à la saison d'hiver, car Biarritz, privilégié, jouit de toutes les saisons ! Mais ce ne seront plus la vie de plaisirs à outrance, l'insouciance des mois de liberté, l'agitation de la rue, le tourbillon incessant des fêtes et des bals, ce sera l'existence méthodique de tous ceux, plus calmes et plus assagis, qui réclament à la Côte d'Argent leur part de soleil et de bien-être. Ce ne sera plus Alphonse XIII, roi d'Espagne, ce sera Édouard VII, roi d'Angleterre, ce sera l'infortunée reine Nathalie de Serbie qui vient demander à une nature merveilleusement belle un adoucissement à l'amertume des souvenirs tragiques.

Au moment où je trace ces lignes — 15 septembre — ce n'est ni la fin de la saison d'été, ni le commencement de la saison d'automne, c'est tout ce que vous voudrez de plus gai, de plus élégant, de plus tourbillonnant, de plus vivant, c'est le plus complet épanouissement du plaisir qui se puisse rêver. Les courses de taureaux de Saint-Sébastien finissent, celles de Bayonne commencent ; avec les chevaux, c'est la grande semaine des Courses et le Concours Hippique de Biarritz qui se dessinent à l'horizon ; puis les régates, les concours de tous genres, les excursions dans toutes les orientations possible, les flots d'automobiles qui disparaissent et qui reviennent. Mêlez à tout cela le concert, le théâtre, le cotillon sensationnel du Casino Bellevue, les attractions non moins sensationnelles du Casino Municipal, et vous aurez un ensemble de cette vie entraînante et prenante comme pas une, de cette ronde folle qui vous enveloppe et vous enlève à votre insu.

Incomparable décor pour l'incessant défilé des élégances qui s'y prélassent, qui s'y reposent ou qui s'y amusent ! Décor captivant, et suggestif, où le goût connaît des hardiesses qu'il n'oserait en nul autre milieu, des hardiesses où il entre un peu de la griserie ambiante, mais que le grand style des maîtres de la place Vendôme et d'ailleurs empêche quand même de s'en aller à l'aventure.

Ce sont de délicieux chiffons que ceux qui s'épanouissent dans cette atmosphère privilégiée, en résumé et en apothéose des modes estivales à leur déclin. Un peu sur toutes les robes, des dentelles en vêtements flottants passés sur de petites jupes sans prétention. — Et plus que jamais, des ceintures-écharpes en ruban, en mousseline, en crêpe de Chine, nouées devant, en arrière, sur les côtés. Une vraie folie !

La grande plage réunit le matin, et de cinq à sept, les plus jolies femmes et les plus précieuses élégances ; on potine, on flirte par petits clans. Aperçue au passage une charmante ambassadrice, la marquise de la V..., en robe de drap blanc brodée au bas de macarons de soutache blanche en semis dégradé, avec grand paletot de drap entièrement brodé de larges motifs soutachés et de fleurs en relief. En complément, une chemisette de linon toute pékinée de points à jour — jabot ajouré — et un immense chapeau tout en blancheur, lui aussi, ourlé de mauve et enroulé de tulle. Le nom des couturiers — La Porta et Niémaz — se chuchotait discrètement, car il est de bonne guerre de monopoliser les trouvailles ; mais qu'importent au succès les petites diplomaties féminines ? Le nom à peine murmuré circulait bientôt dans un élan d'admiration, devant l'apparition d'une autre toilette, aussi délicieusement portée : serge bleu marine. Jupe à plis rasant terre. Jaquette à manches longues boutonnées du haut en bas par une double rangée de minuscules boutons de serge réunis par une passe-



ROBE DE DINER
en liberty pékiné vert et bleu garni de grosse broderie et frange dans le ton, ceinture lamé or avec boucle camée.
Modèle de La Porta et Niémaz

menterie légère. Blouse de tulle malines toute rayée de plis de lingerie, et complétant à merveille cet ensemble joli et sérieux, grand chapeau noir fleuri d'énormes roses.

Les chapeaux noirs sont décidément bien jolis : en voici un autre tout couvert de petites têtes d'autruche noir et surchargé d'immenses aigrettes de parades couchées de côté. Il complétait un demi-deuil aussi élégant que discret : princesse de liberty gris sombre, avec jupe tombant en tunique drapée et légèrement relevée, et corsage brodé sur tulle, se détachant par un dépassant de vieux Venise sur une gorgerette et des manches longues, en tulle blanc à plis fins. Cela comme élégance du soir fleurissant sous les lustres de l'Hôtel d'Angleterre.

Autre merveilleuse silhouette entrevue dans le même cadre de haut luxe : une robe du soir décolletée en tulle bleue paon brodé de fleurs de soie bleue de différents tons et de soie noire, mélangées de perles de jais, de tubes irisés et de cabochons, le tout reposant sur un fond blanc voilé de gaze d'argent bleui. Corsage brodé garni d'une dentelle d'argent formant le décolleté, ainsi que la ceinture. Cette dernière est terminée par une écharpe faite de dentelle d'argent et de tulle illusion noir que finit un gland de tubes irisés et de perles de jais. Les petites manches courtes en dentelle d'argent et bandes de broderie sont terminées par une draperie de tulle noir que rattrapent au bas des glands de tubes irisés pareils à ceux de l'écharpe. Et c'est signé : Badin.

□ □ □

Un genre plus osé, mais néanmoins de très grand style, sur Lady A... : une somptueuse robe de dîner en mousseline vert empire voilée de mousseline noire. Elle était recouverte d'une chasuble de liberty vert rehaussée de broderie orientale s'attachant derrière sous une agrafe de pierreries toute scintillante d'émeraudes. — Coiffure second Empire, donnant à cette jolie silhouette je ne sais quelle vague ressemblance avec les meilleurs portraits de l'Impératrice, et reliant en une vision rapide le présent au passé, le Biarritz d'aujourd'hui à celui d'autrefois.

LAURENCE DE LAPRADE

(Lire la suite des Chroniques au dernier feuillet du numéro)



Le Théâtre et la Place de l'Odéon sous le Second Empire

(Lithographie de P. Cauchie)

Souvenirs d'un vieil Homme de Théâtre

Durant qu'on rallume les chandelles et que le Théâtre de demain nous prépare ses révélations et ses surprises, voici d'attrayants souvenirs sur le Théâtre d'hier et d'avant-hier. Le Figaro Illustré les a demandés à l'un des hommes qui ont mis toute leur ambition et tout leur cœur à maintenir et à élever sans cesse, au milieu de difficultés croissantes, le niveau de l'art théâtral en France. Pour l'illustration de ce fascicule, on a largement fait appel aux trésors et aux curiosités réunis par M. Georges Berger et par ses collaborateurs dans la belle Exposition Théâtrale du Pavillon de Marsan (avril-octobre 1908). Le surplus a été fourni par de bienveillants collectionneurs à qui nous exprimons ici notre vive reconnaissance.

Au moment d'évoquer pour les lecteurs de cette belle revue si parisienne quelques souvenirs de ma longue carrière théâtrale, il s'en présente un, tout d'abord, qui n'est pas sans

me causer une certaine inquiétude. C'est celui d'une mésaventure arrivée aux frères Lionnet, deux artistes dont le nom se trouve peut-être encore logé dans un coin de votre mémoire. A une soirée où j'étais invité, devant un public choisi, mais où l'élément jeune était en majorité, ces artistes pleins de ressources, après avoir chanté leur répertoire, se mirent à imiter les acteurs qu'ils avaient intimement connus dans leur jeunesse. Ils firent les *gnouff-gnouff* de Grasset, un comique célèbre du Palais-Royal, les ahurissements de Lassagne, qui

fit fureur un temps aux Variétés, les grognements du vieux Numa, de l'ancien Vaudeville. Ils imitèrent Francisque aîné et Francisque jeune dans leurs rôles, ils fredonnèrent à la manière de Ponchard de vieux airs d'opéra-comique. Ce fut charmant... et incompréhensible. Les jeunes filles et les jeunes gens qui regardaient et écoutaient cette parodie des grimaces et des tics des acteurs d'autrefois rirent parce qu'à leur âge toutes les occasions de rire et de montrer de belles dents blanches sont bonnes... Quelques vieux amateurs dirent : c'est paâârfait ! Mais la majorité du public ne manifesta aucun plaisir devant ce petit travail. — Celui qui a dit : la crainte du ridicule est le commencement de la sagesse, n'a

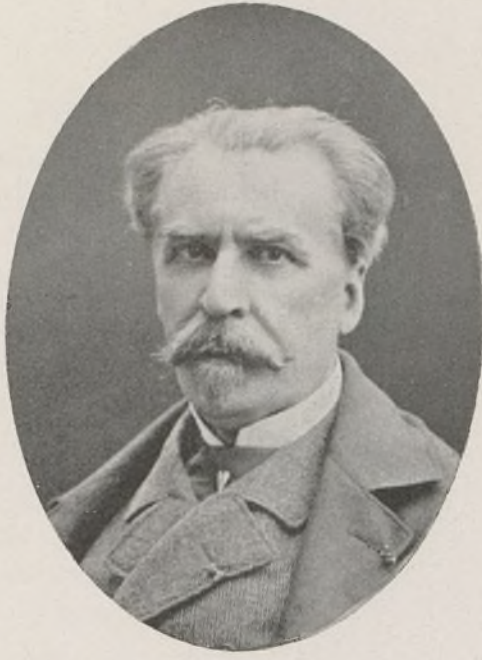


Porel en 1864
alors qu'il étudiait au Conservatoire
dans la classe de Régnier
(Cliché Numa)



Porel en 1866
au temps de ses débuts à l'Odéon dans le
Macbeth de Jules Lacroix
(Cliché J. Tourtin aîné)

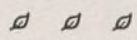
**



Charles de La Rounat
directeur de l'Odéon
à l'époque où Porel y fit ses débuts

heureusement pas dit une bêtise. J'éviterai donc l'erreur des frères Lionnet. Afin de n'être pas désuet et lointain comme mes camarades faiseurs d'imitations, j'ai choisi prudemment aujourd'hui, parmi ceux que j'ai eu le bonheur de connaître, les maîtres qui tiennent toujours la première place dans la belle littérature de mon pays, et celui qu'on n'a point encore surpassé dans l'interprétation théâtrale.

Avec eux, je suis tranquille. Le pavillon couvrira la marchandise.



Quand, il y a vingt-trois ans, M. Fallières, Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, voulut bien réaliser un de mes rêves les plus chers en me confiant la direction de l'Odéon, il fit, en plus de ce beau geste, une chose tout à fait cordiale : il me renvoya la lettre autographe que les auteurs lui avaient adressée en ma faveur, « estimant », disait-il, « que quelle que soit sa valeur pour lui, elle était mieux à sa place en tête de mes papiers de famille ». Ce petit document, écrit tout entier de la main de mon

cher François Coppée, portait entre autres signatures de poètes et d'écrivains illustres, celles de G. de Porto-Riche et de Henri Meilhac, celles d'Eugène Nus, Auguste Vitu, Aurélien Scholl ; celles de Camille Doucet, Victor Cherbuliez, André Theuriot de l'Académie française, de François Coppée, Auguste Dorchain, Théodore de Banville, Leconte de Lisle au nom des poètes ; celles

d'Auguste Vacquerie, de Paul Meurice, de Jules Lacroix, d'Alphonse Daudet, d'Edmond de Goncourt, d'Alexandre Dumas fils, d'Emile Augier ; et, en tête, ceci écrit en travers par Victor Hugo : « Je m'associe cordialement à la juste demande des signataires. »

Si je parle ici de ces marques d'estime, ce n'est pas uniquement pour dire combien j'en suis fier et quelle reconnaissance j'en garde à ceux qui me les ont données, c'est pour « authentifier » devant ceux qui vont me lire ces *Souvenirs d'un vieil homme de théâtre*. Ces auteurs célèbres je les ai connus, servis, aimés et regardés avec l'œil du metteur en scène, pareil à celui du poli-



Sarah Bernhardt
à l'époque où elle était au Conservatoire
la camarade de Porel
(Cliché Delintras)



Porel
dans le rôle de troisième sorcière de *Macbeth*
qu'il créa à l'Odéon en 1863



(Collection de M. G. Hartmann)

Physionomie de la salle de l'Odéon

(Lithographie satirique d'après Gustave Dore)



Les frères LIONNET

Dessin de Carjat (Collection de M. Porel)

cier. — Ah ! si George Sand et Alexandre Dumas père avaient encore été de ce monde à ce moment-là, leurs noms illustres auraient certainement rayonné à côté de celui du Maître, car ils ont montré pour moi, en maintes occasions, la plus amicale sympathie, et j'ai connu Victor Hugo beaucoup moins qu'eux.

Le 18 mars 1871, sous la Commune, j'ai suivi avec ses admirateurs et ses amis, le cercueil de son fils Charles. On enlevait les pierres des barricades pour nous laisser passer, des fédérés en armes, à tous les coins de rues, s'arrêtaient, saluaient et suivaient parfois, le fusil sur l'épaule, comme ceux qu'on voit sur l'admirable dessin de Daniel Vierge reproduit ici. Ils étaient nombreux devant la fosse, au moment des discours ; j'ai encore dans les oreilles la voix de l'orateur qui disait : « Il avait tout : la République, » un nom illustre, un grand talent, deux petits enfants... il » voyait s'ouvrir devant lui un long avenir de renommée » qu'il avait noblement gagné... »

Je vis encore Victor Hugo de plus près quand je remplaçai Mélingue dans le Don César de Bazan de *Ruy Blas*, sous la direction Duquesnel ; à la première et au dîner de cinquantième de *Formosa*, le beau drame d'Auguste Vacquerie, que je montai sous la direction Ch. de La Rounat ; quand j'eus l'honneur de dire des vers de lui chez Paul Meurice et au Trocadéro ; quand j'allai le remercier de l'envoi du premier volume de son édition définitive ; enfin plusieurs fois après ma nomination, en 1885, dans le salon du petit hôtel de l'avenue qui porte son nom, les soirs de réception ouverte. Coudoyé par les journalistes républicains, les députés et les conseillers socialistes de Paris, et par la gaie et turbulente jeunesse de la maison, assis à l'écart, je ne regardais que lui. Il errait au milieu de cette bousculade, en veston noir, la cravate de soie blanche lâche au cou, les yeux fixes, perdu comme dans le rêve... auréolé déjà par la majesté de la mort prochaine.

□ □ □

J'ai connu George Sand en 1864... Pour vivre, j'avais

cent cinquante francs par mois, pendant neuf mois, au théâtre de l'Odéon. J'organisais avec huit de mes camarades une saison théâtrale d'été à La Châtre. Oh ! cette *season* ! Il fallait monter tous les huit jours un spectacle nouveau, car l'on n'avait du public que pour un soir par semaine. On jouait dans la pauvre petite salle d'un ancien couvent désaffecté, — déjà ! — où le vent éteignait quelquefois les lampes et où les chauves-souris voletaient lourdement. Quand on avait gagné chacun cent francs par mois, M. de Rotschild n'était pas notre cousin.

George Sand qui habitait alors sa propriété de Nohant, pour augmenter nos recettes loua toutes les fois la grande avant-scène du théâtre, et pour diminuer nos frais nous invita à souper après chaque représentation. Ces agapes charmantes avaient lieu dans le jardin tout en fleurs du Grand Hôtel de la petite ville ; on mangeait de la viande froide et l'on buvait du vin gris à l'odeur des roses et des jasmins ; on disait des vers, je chantais toutes les chansons berrichonnes que j'avais recueillies dans la semaine. La « bonne dame » comme on appelait George Sand au Berry, regardait souriante, de ses grands yeux indulgents, tous ces petits comédiens déclamer, rire et dévorer. Quand l'aube apparaissait derrière les coteaux de la belle vallée que nous dominions, elle donnait le signal du départ. Chacun rentrait joyeux dans la chambre qu'il avait louée chez des paysans, dormir du bon sommeil de la jeunesse. Elle, après avoir parcouru en voiture les six kilomètres qui la séparaient de son domaine, montait tout droit à son cabinet de travail et reprenait immédiatement le roman ou la pièce commencée qu'elle avait interrompue en notre faveur.

Chaque fois qu'elle venait à Paris, je l'allais voir dans son entresol de la rue Gay-Lussac, et elle ne manquait jamais de me rendre ma visite en assistant le soir, dans notre cher Odéon, à la représentation affichée.

Je fus invité plusieurs fois à passer mes vacances dans la famille. J'y composai avec Maurice Sand quelques-uns de ces mélodrames terribles, comme la *Goûle de Tornemar*,



George Sand vers 1835
Lithographie anonyme
(Collection de M. Porel)



Le Château de Nohant, vu du Parc
George Sand y écrivit la plupart de ses romans
(Photographie communiquée par Mme Gabrielle Sand)

joués par des marionnettes extraordinaires que Maurice lui-même s'amusait à sculpter, à costumer, et qui eurent l'honneur d'être applaudies par bien des spectateurs illustres : Tourgueneff, Flaubert, Théophile Gautier, Dumas fils, Charles Edmond. Mais, comme l'a écrit quelque part le bon écrivain Edmond Plauchut, toujours fidèle à Nohant, « de toutes les mains qui battaient, les petites mains de George Sand étaient les plus bruyantes ; de toutes les voix qui acclamaient l'auteur et ses interprètes, c'était encore la voix de George Sand la plus enthousiaste. C'est qu'elle savait que c'était pour la distraire, la reposer de son incessant labeur, que son fils Maurice pro-



L'Église de Nohant
Ancienne Chapelle du Château (XII^e siècle)
(Photographie communiquée par Mme Gabrielle Sand)

longeait lui aussi ses veillées afin de ne présenter à sa mère que des spectacles dignes d'elle ».

A côté du théâtre des marionnettes, dans la même petite salle basse éclairée par une seule fenêtre ouverte sur le jardin, était une autre scène, un vrai théâtre, celui-là, avec des décors et une machinerie entièrement réalisés par Maurice Sand ; j'y ai dit des vers et joué la comédie avec Thiron et bien d'autres camarades de ma jeunesse.

George Sand me donna l'hospitalité quand je m'enfuis de Paris, à la fin de la Commune, pour n'être pas forcé de me battre contre les troupes de Versailles, parmi lesquelles mon frère était sous-lieutenant. J'ai souvent parcouru alors ce pays si tranquille dont la grande paix, le grand silence, le ciel toujours calme, les horizons bleuâtres, plaisaient tant à l'esprit méditatif de la femme illustre qui les a décrits.



Un coin du salon de George Sand, à Nohant
Au fond, piano souvent touché par Chopin, et aux accords duquel chanta M^{me} Viardot
(Communiqué par Mme Gabrielle Sand)

Mais comment oublier jamais ceci que, au milieu d'une foire du pays où elle m'avait conduit, à Eygurande, je crois, on clouait à une tente les nouvelles que le télégraphe envoyait, et que bouleversés, les larmes aux yeux nous lisions : *les Tuileries sont détruites... le Théâtre de la Porte-Saint-Martin brûle... des obus tombent sur l'Odéon... l'Hôtel de Ville s'effondre*, pendant que les paysans qu'elle avait chantés, à qui elle avait vu une âme, — la sienne, — buvaient, riaient et dansaient, indifférents comme des animaux aux malheurs de Paris et de la Patrie.

□ □ □

Alexandre Dumas père ! qu'est-ce que ce nom prestigieux dit aujourd'hui aux lecteurs et aux spectateurs ? Il évoque pour moi un être extraordinaire, un géant d'invention, de travail et de bonté, des plaisirs de lecture profonds, des jouissances théâtrales incomparables. Je l'ai vu bien souvent et toujours avec une femme nouvelle ; c'est-à-dire, à son âge, avec l'ennemi qui seul pouvait l'empêcher de vivre centenaire.



MARIE DORVAL, Sociétaire de la Comédie-Française (1798-1849)

Aquarelle de Paul DELAROCHE

Collection de Madame Marie Lugnet



George Sand
vers la fin de sa vie
(Cliché Nadar), Collection de M. Porel

sujet, sur ses rapports avec les comédiennes, avec Ida Ferrier dont il fit sa femme, avec M^{lle} George, avec M^{me} Dorval surtout, qu'il partageait avec Alfred de Vigny. — Il venait de lui lire, un soir, chez elle, *Antony*. Elle trouvait le 5^{me} acte à récrire tout entier, demandait des changements. Mais écoutons-le parler lui-même :

« — Je te le referai cet acte, si tu le veux.

— Je crois bien, que je le veux.

— Oh ! c'est facile.

— Et quand le referas-tu ? Tout de suite ?

— Demain, après-demain, un de ces jours, enfin.

» Elle me regarda, fit tourner sa chaise sur un de ses pieds et se mit à genoux entre mes jambes.

— Sais-tu ce que tu devrais faire, mon bon chien ? tu

devrais bien m'arranger ce vilain acte cette nuit.

— Je vais rentrer chez moi directement et m'y mettre.

— Sans rentrer chez toi... Merle est à la campagne (le jour-

naliste Merle avait l'honneur d'être le mari de M^{me} Dorval) ; prends sa chambre, on te fera du thé, de temps en temps je t'irai voir pendant que tu travailleras.

— C'est très joli ! Mais si Merle revient ?

— Nous ne lui ouvrirons pas, voilà tout.

» Elle sonna :

— Louise !

Louise entra.

— Fais du feu dans la chambre de Merle.

— Mais, monsieur a dit qu'il ne reviendrait pas, Madame.

— Ce n'est pas pour monsieur, c'est pour Alexandre.

— Oh ! que c'est drôle ! s'exclamait la bonne Louise.

— Tu vois, dis-je à Dorval, c'est un vrai scandale.



Maurice Sand
peintre et illustrateur de talent, fils de George Sand
(Cliché Dinant)

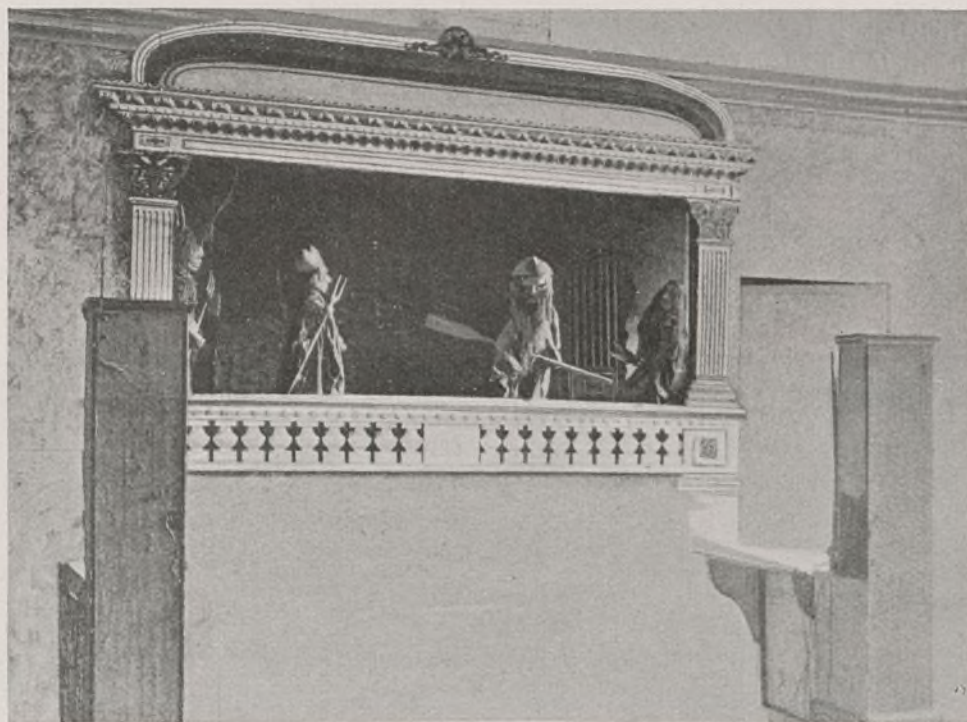
— Ça t'étonne, Louise, mais il a une lettre de change, il craint d'être arrêté chez lui demain matin et il couche ici, voilà tout... Seulement il ne faut pas le dire... surtout à Monsieur le Comte, tu comprends... (*Monsieur le Comte*, c'était Alfred de Vigny), d'autant plus qu'il n'y a pas de mal, tu le sais bien.

Louise sourit : — Madame me prend pour une autre. »

Cette manière d'avoir un rôle sur mesure, M^{lle} George l'emploie aussi simplement, mais afin d'obtenir pour Harel, directeur de l'Odéon, avec qui elle vivait, le manuscrit de *Napoléon Bonaparte* :

« Le souper fut un de ces bons et charmants soupers

comme nous en donnait George, splendide reine de ces sortes de fêtes où, avec des mains de déesse, elle servait les plus beaux fruits de Chevet. Nous étions encore à table à trois



Le Théâtre des Marionnettes de Nohant
créé par Maurice Sand,
qui sculpta et costuma pour cette scène minuscule plusieurs centaines de personnages
et composa un grand nombre de drames et de féeries (Cliché A. Dumas)



Quelques Marionnettes du Théâtre de Nohant, sculptées par Maurice Sand
(Collection de Mme Gabrielle Sand)

heures du matin. Cependant une chose m'inquiétait, il y avait dans l'atmosphère de ces signes qui indiquent une conspiration, des coups d'œil se croisaient, des sourires se répondaient, des demi-mots s'échangeaient... quand je demandais des explications, tout le monde se regardait d'un air étonné, on riait à ma barbe, j'avais l'air de quelqu'un qui arrive de Carpentras.

» On se leva de table. George m'emmena dans sa chambre sous prétexte de me montrer quelque chose de très beau. Que me montra-t-elle, je ne saurais trop le dire, seulement ce qu'elle me montra était si beau que je fus plus d'un quart d'heure à revenir dans le salon. Quand j'y revins, Lockroy et Janin avaient disparu, Harel seul restait : trois heures et demie sonnaient, je pensai qu'il était temps de regagner mon lointain domicile, je pris mon chapeau et voulus sortir par où j'étais entré.



Oh ! ces Chapeaux ! Collection de M. G. Hartmann
Lithographie de Langlumé

— Non, non, mon cher ami, me dit Harel, tout le monde est couché, — suivez-moi par ici.

Nous traversâmes de nouveau la chambre de George, puis un cabinet de toilette, puis enfin nous entrâmes dans une chambre que je ne connaissais pas.

Deux bougies brûlaient sur une table chargée de livres de toutes les dimensions, de plumes de toutes sortes ; un excellent lit, dont la couverture était faite, resplendissait dans l'ombre, sous le contraste de ses draps blancs et de son édredon pourpre. Il y avait sur la descente de lit (une peau d'ours) des pantoufles toutes préparées ; d'un côté de la cheminée était une causeuse de velours, de l'autre un grand fauteuil en tapisserie. « Tiens, dis-je, voilà une bonne chambre, bien confortable, on doit y bien dormir et bien y travailler.

— Ah ! dit Harel d'un air passablement énigmatique, ma foi, je suis vraiment enchanté qu'elle vous plaise.



Les acteurs sous la Commune. — Mlle Desclée étudiant un rôle dans sa cave
Dessin de Jules Girardet (Collection de M. G. Hartmann)

— Pourquoi cela ?
— Parce que c'est la vôtre, vous n'en sortirez pas que vous n'ayez fait mon *Napoléon*.

— Il me faut des livres : Bourrienne, *Victoires et Conquêtes*, le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

— Les voici.

— Mon fils...

— Il viendra demain dîner avec nous. Je l'ai invité.

— Ma maîtresse ?

— Ah ! dit George en entrant, vous vous en passerez bien pendant quinze jours, de votre maîtresse.

» Harel me montra mon cabinet de toilette et ses dépendances, me fit observer que ma chambre n'avait pas d'autre issue que celle de George, — sortit avec elle et m'enferma. »

Trouver un beau rôle est chose difficile. Avoir le manuscrit d'une pièce à l'heure convenue est chose plus difficile encore. Vous connaissez le moyen de M^{me} Dorval et de M^{lle} George ; je le livre sans en garantir l'efficacité, ni la moralité, aux comédiennes en général et à mes confrères de la Société des Directeurs de Théâtres en particulier. Et je reviens à Dumas.

Quelle vie amoureuse, mouvementée, presque autant que ses romans, presque au-

tant que ses pièces ! M^{lle} Person, sur un mot de lui, se jette du haut du pont de Saint-Cloud dans la Seine ; il faut dire qu'elle nageait admirablement... Isabelle Constant meurt folle de lui, dit-on, en pleine jeunesse, après des débuts brillants... Et cette tragédienne de l'Odéon chez qui je l'ai connu à Chatou, en

1862, au souper donné par elle après la représentation qu'elle avait organisée au profit des pauvres, et où je jouais la comédie pour la première fois ! Il vécut là tout un mois, terré avec cette belle créature enthousiaste et amoureuse dans une de ces banales petites maisons des envi-

se ou dans la profondeur des bois, à la grande tristesse de son fils qui voyait cette intelligence unique, cette flamme, les plus prodigieuses qualités qui aient été données à un être humain, s'éteindre dans des plaisirs

rons de Paris. Il lui avait promis une pièce dont je vis le manuscrit commencé, qu'il n'acheva jamais, et il lui donna une belle petite fille, bien terminée, elle. Elle avait ses cheveux crépelés, son teint, ses yeux et jusqu'à sa silhouette. Quand je la montrai plus tard à Alexandre Dumas fils, au Conservatoire, il me dit en haussant les épaules : « Hélas ! mon père a fait autant d'enfants naturels que de romans. »

La toute petite femme avec qui il était paraissait une naine à ses côtés, au Théâtre Cluny, où il dut paraître sur la scène plusieurs fois avec les acteurs Laferrière et M^{lle} Duverger, après *Antony*, et à l'ouverture du grand Théâtre qu'il fonda près de la gare de Lyon, et où il donna *Les Gardes Forestiers*. Ils portaient ensemble les petits bancs et les programmes aux invités, le soir de la première représentation.

Elle n'était pas de Théâtre, celle habillée en matelot, avec qui il assista à la reprise de *Kean* à l'Odéon, où Berton père joua et où Sarah Bernhardt obtint un de ses premiers grands succès. Celle avec qui je le vis à la dernière répétition des *Idées de M^{me} Aubray*, Miss Adda Menken, n'en était qu'accidentellement. Elle passait attachée sur un cheval, au triple galop, dans *Les Pirates de la Savane*. Tous les passages pouvant donner matière à une interprétation amoureuse, dans le texte de la pièce qu'il écoutait, il se les appropriait en embrassant son écuyère sur les lèvres, simplement comme s'ils avaient été seuls dans une chambre clo-



Alexandre Dumas à 25 ans
par Devéria
(Collection de M. Porel)



Alexandre Dumas vers la fin de sa vie
(Photographie Nadar)
(Collection de M. Porel)



La Mère d'Actrice
d'après Henri Monnier (Collection de M. G. Hartmann)



Le Sociétaire de la Comédie-Française
d'après Henri Monnier (Collection de M. G. Hartmann)



Le Grand-Théâtre, fondé par Alexandre Dumas vers 1865, près de la gare de Lyon
(Collection de M. G. Hartmann)

auxquels il avait dû peut-être autrefois ses plus fiévreuses, ses plus chevaleresques inspirations, mais qui n'avaient plus alors la belle excuse de la jeunesse.

La dernière fois que je le vis, j'étais allé le remercier d'un article qu'il avait fait sur moi dans le journal *l'Eclipse*, où André Gill fit ses caricatures célèbres. Il habitait, 161, Boulevard Malesherbes, un appartement qui ne fut jamais meublé que de quelques chaises, d'une grande table de bois blanc et d'un lit de fer. Ce fut lui qui vint m'ouvrir, vêtu de sa grande chemise de flanelle et de son large pantalon à sous-pieds ; les cheveux ébouriffés, bienveillant, la main tendue, il me fit entrer dans son cabinet de travail où un amas de feuilles noircies de sa belle écriture gisait à terre. Il avait passé la nuit à écrire... non pour les journaux qui n'accueillaient plus sa prose aussi facilement qu'autrefois, mais pour un marchand d'autographes à qui il avait promis cinq cents lettres pour mille francs ; il voulait aider de cette somme le fils d'un de ses anciens comédiens du Théâtre Historique, tombé à la conscription. Cinq cents lettres, cinq cents autographes divers, c'était un passe-temps pour lui, il le croyait du moins ; il n'avait pas vu l'impossibilité d'un pareil travail, il ne voyait aucune impossibilité. La moitié de sa besogne était finie mais il n'en pouvait plus, la plume lui tombait des mains, il était vraiment à bout de formules.....

Je contais toutes ces choses à son fils quand il voulait bien,

Jalin ou tout autre personnage de ses pièces le personifiant, je me rappellerais une scène qui eut lieu dans mon cabinet à l'Odéon, un jour que nous faisons répéter ensemble une pièce de son père. La porte était ouverte, nous cau-

après la représentation d'une de ses pièces, m'admettre à faire quelques kilomètres avec lui et que nous passions devant la maison du boulevard Malesherbes.

« Vous demeurez toujours aux Ternes ? » me demandait-il quand nous nous rencontrions à la sortie du Gymnase, où il était venu causer avec ses interprètes amies : Mmes Pasca, Pierson, Marie Delaporte, Desclées. Je répondais : Toujours ! ce qui n'était pas vrai — j'habitais boulevard Saint-Martin, mais j'étais si heureux d'être deux heures côte à côte avec cet homme séduisant, spirituel et bon ! Je me souviens de son sourire, du son de sa voix, de ses gestes, de la façon rapide, mordante et gaie dont il disait les choses.

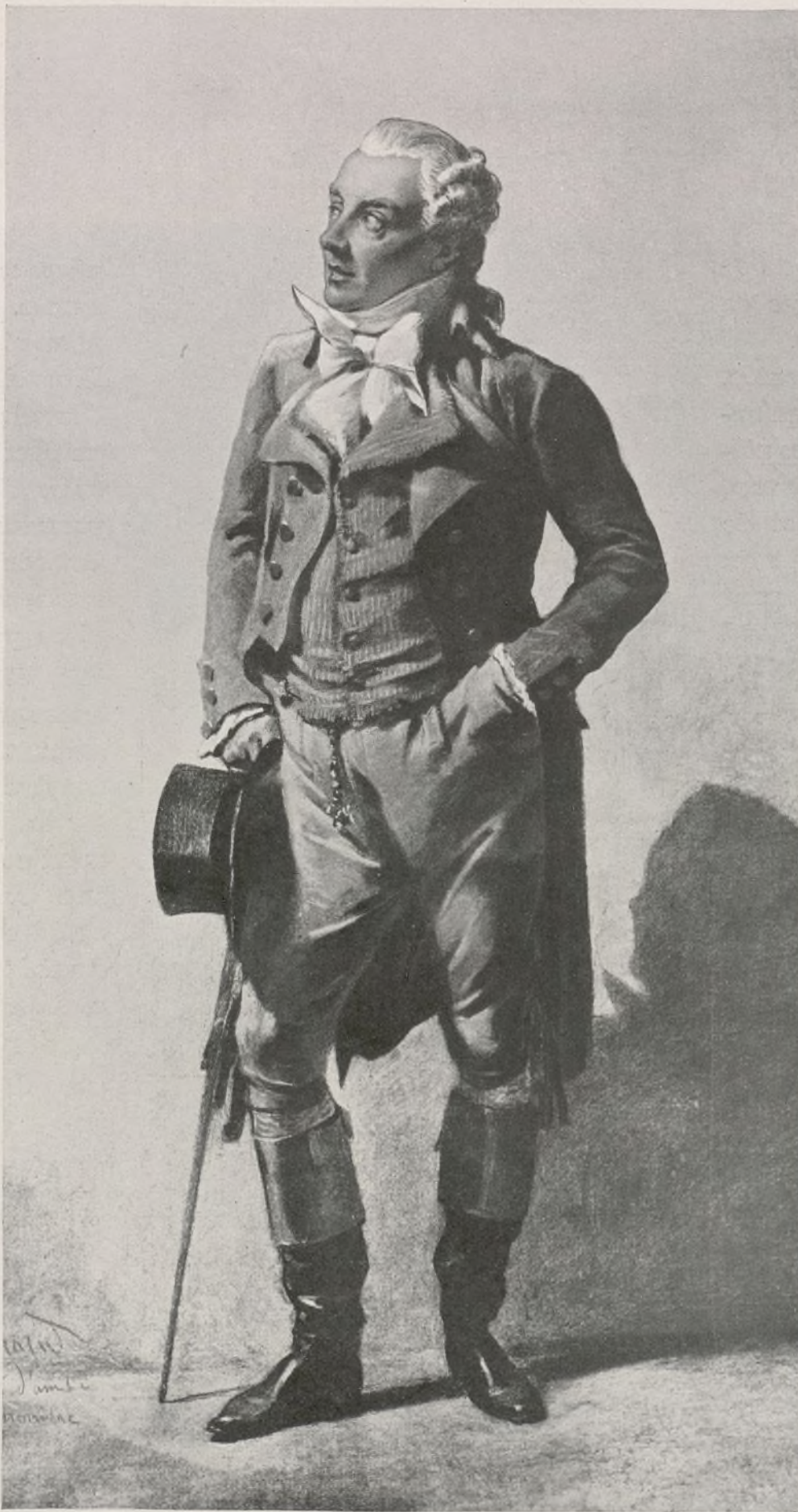
Si jamais j'avais à indiquer comment il faut jouer Olivier de

Jalin ou tout autre personnage de ses pièces le personifiant, je me rappellerais une scène qui eut lieu dans mon cabinet à l'Odéon, un jour que nous faisons répéter ensemble une pièce de son père. La porte était ouverte, nous cautions coupures, distribution ; l'auteur d'une petite pièce en un acte que l'on collationnait au foyer entre... Voyant Alexandre Dumas fils, il lui tend la main... Celui-ci met lentement les siennes dans ses deux poches, le regarde de toute sa hauteur et laisse tomber comme un coup de cravache :

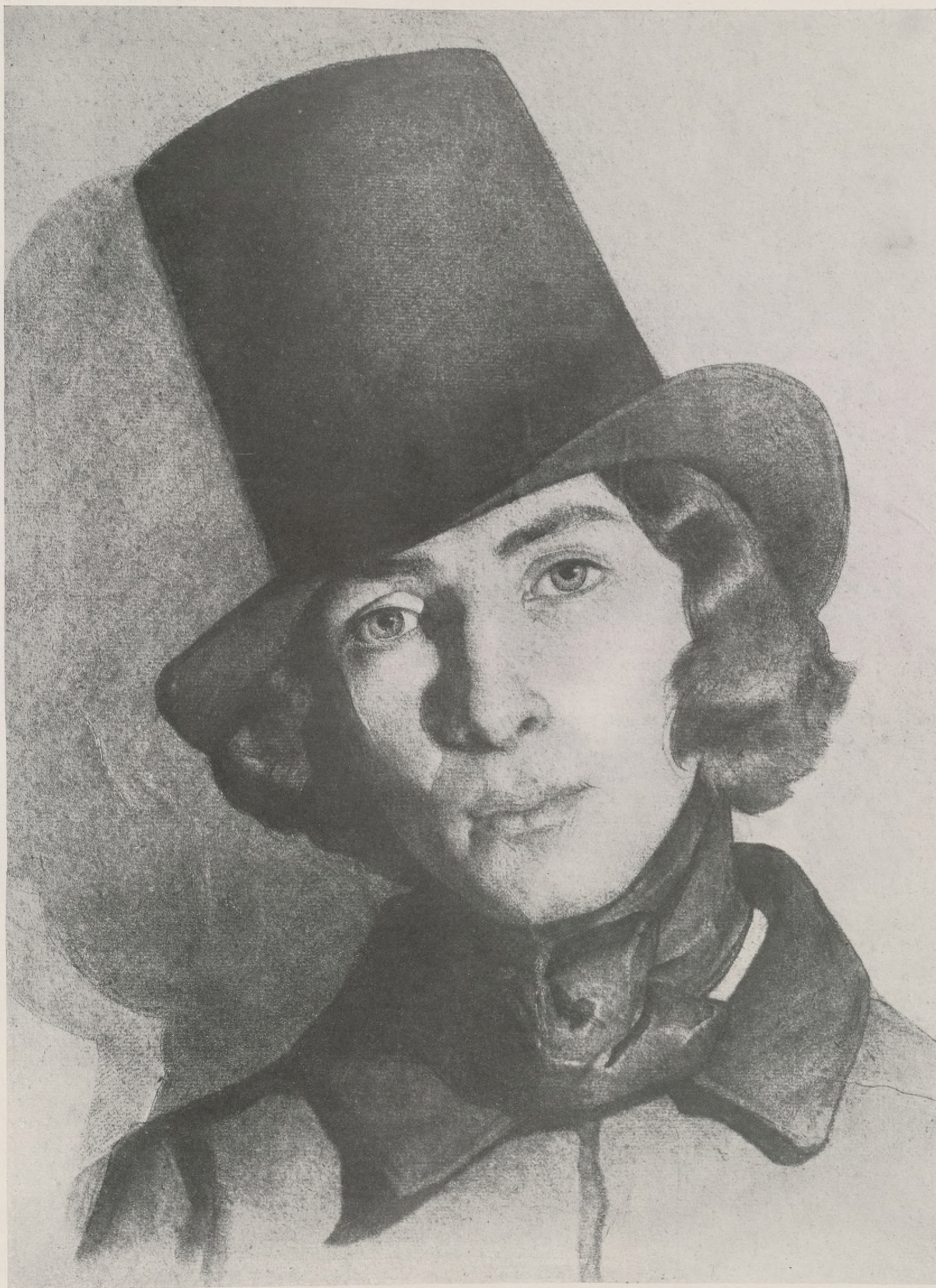
— Ma main ! Pourquoi faire ? Il n'y a rien dedans...

Quel coup de cravache ! J'en eus froid dans les os. Il me dit plus tard la raison de cette réception plutôt fraîche ; elle était méritée.

J'ai passé auprès de cet homme exquis deux années de ma vie. Comptez : J'ai joué dans *Les idées de Mme Aubray*, *Le filleul de Bombignac*, *Diane de Lys*, *Comme elles sont toutes*, le *Demi-monde*, au Gymnase ; dans la *Jeunesse de Louis XIV*, *Balsamo*, les *Danicheff* ; j'ai monté avec lui *Charles VII chez ses grands vassaux*, le premier grand succès de Paul Mounet, *Kean*, *Antony* et ce *Caligula*, que nous savions par cœur tous les deux et pour lequel Gabriel Fauré voulut bien écrire une partition délicieuse. Enfin, quand au théâtre du Gymnase, j'organisai des spectacles d'abonnement, ce fut pour sa gloire que je montai *la Question d'argent* qui lui valut une presse magnifique — la dernière — et où le rôle de Jean Giraud fut reconnu



Lacressonnière dans Le Courrier de Lyon
(Aquarelle de Giraud) (Collection de Mme Lacressonnière)



GEORGE SAND en costume masculin

Dessin anonyme (vers 1825)

Appartient au musée Carnavalet



Alexandre Dumas père (Collection de Mme A. Dumas fils)
Portrait peint à l'huile (auteur inconnu)

ce qu'il était et ce qu'il restera certainement, un des types immortels de la comédie contemporaine.

Treize pièces jouées pendant de longs soirs, à deux mois de préparation, d'études et de répétitions chacune : n'y a-t-il pas là deux années de collaboration délicieuse avec un noble et clair esprit ?

Oh ! ces heures de travail auprès de Sardou, Hervieu, Lavedan, Donnay, Pailleron, Gondinet, Jules Lemaître, Labiche, Bataille, Guinon, tant d'autres ! Elles sont les plus douces de ma vie. — Comme un vêtement mouillé, on laisse loin du Guignol toutes les tristesses de la maison, l'on ne vit plus que dans la réflexion, l'analyse délicate et subtile. Comment tel personnage doit-il dire cela ? Quels doivent être à ce moment ses gestes, son costume ? Dans quels décors, au milieu de quels meubles convient-il de le placer ? Quand ils sont plusieurs, quelle attitude doi-

vent-ils avoir, comment les grouper, les faire mouvoir, entrer, sortir sans maladresse ? L'auteur se trompe, l'actrice se fâche ; ils ont une autre idée que la vôtre. Par la douceur, par la raison, par des exemples, il faut les convaincre, les calmer, les ramener à ce qu'on veut dans leur intérêt même. Telle phrase importe plus qu'une autre, à quelle place doit-on la dire pour qu'elle se grave mieux dans l'oreille des spectateurs ? Telle tirade, jolie pourtant, fait longueur, tel mot ne convient pas à tel personnage. On discute, on marche, on jure, on s'échauffe, on s'empporte... puis la scène vous saisit, sa vérité, son charme ou sa grâce, sa valeur littéraire font leur effet... Déjà six heures ! comme le temps passe dans le travail ! On ne s'est aperçu de rien, on a oublié parfois même l'heure du dîner, tant le plaisir de voir naître et vivre une œuvre théâtrale est chose délicieuse et absorbante. Et lorsque c'est une pièce à costumes, à décors et à musique, qu'il faut chercher, combiner le ton des étoffes, l'exactitude des milieux, le pittoresque des ensembles, les accessoires originaux et vrais, mettre à contribution les bibliothèques, les collections, chercher dans les livres rares, dans les vieilles gravures, le document inconnu !

C'est la plus belle occupation du monde, elle donne seule le courage de lutter, dans notre profession compliquée, contre les frais qui montent sans arrêt, les acteurs qui travaillent mollement, les auteurs compliqués, inexacts ou nerveux... Comme Faust, dans son laboratoire, on oublie dans ce travail passionnant la plus grande partie de son inutile existence.

□ □ □

Avec Emile Augier, nous entrons dans un monde où la fantaisie est calme et le pittoresque tempéré. Sa comédie, la *Contagion*, que j'ai eu l'honneur de créer, n'aurait qu'une histoire assez plate sans le scandale de ses deux premières : celle de Paris, où les passions politiques trouvèrent l'occasion de se manifester violemment, et celle de Rouen, la première de la tournée organisée par Got, tournée qui fut digne du *Roman Comique*.

Ah ! la salle de l'Odéon était plutôt houleuse, le 17 Mars 1867, quand le rideau se leva. Le public officiel submergé par celui du parterre et des places supérieures, restait silencieux et sans chaleur. On s'étouffait pour entendre une pièce que l'auteur avait retirée de la Comédie-Française, pour laquelle il avait obtenu de l'Empereur le passe-droit de faire engager spécialement un des sociétaires les plus considérables de la maison, qui avait une distribution des plus brillantes : Got, Berton père, Brindeau, Thiron, Mlle Thuillier, Mme Doche, et où l'on allait guetter et trouver dans le texte, au passage, les armes que l'allusion pourrait fournir contre Napoléon III, présent avec l'Impé-



Le Figurant
par Gavarni
(Collection de M. G. Hartmann)



Isabelle Constant
Gravure au trait d'après un dessin d'Eustache Lorisay

ratrice, dans la grande avant-scène impériale.

Pendant tout le premier acte, en maints endroits, d'abord timidement, puis avec plus d'audace, des voix s'élevèrent, criant : « Pépinière ! La Pépinière ! ! ». C'était une protestation contre la destruction que le baron Haussmann, Préfet de la Seine, avait commencée de ce coin du Luxembourg : endroit charmant, plein de labyrinthes, de collines, de sentiers fleuris, où les artistes du quartier, les Mimis et les Musettes cueillaient les lilas et les roses au nez des gardiens. — Le deuxième acte fut aussi houleux que le premier. — Le troisième, où Berton père fut remarquable et fort applaudi, étaya la pièce qui s'écroulait. Au quatrième acte, quand Got lança cette phrase : « Allez, Messieurs, faites litière de tout ce qu'on respecte, il vient un jour où les vérités bafouées s'affirment par des coups de tonnerre ! » — les bravos éclatèrent, s'enflammèrent, augmentèrent, continuèrent à trois reprises, impétueux, violents, tragiques. Les spectateurs de l'orchestre et des loges se turent, sentant monter la tempête, ceux du parterre, des secondes et du bonnet d'évêque, tournés du côté de la loge impériale redoublèrent d'applaudissements ironiques où se mêlaient quelques cris de « Deux-Décembre ! » et « République ! » Georges Clemenceau, étudiant en médecine, conduisait la bataille.

Napoléon III, impassible, lorgnait les endroits où le tumulte était le plus fort, tandis qu'Emile Augier, en habit d'académicien, dans l'avant-

scène de la direction, passait un bien désagréable moment. — Le cinquième acte, où j'avais à dire l'interminable récit d'un duel, acte que l'auteur refit complètement à la trentième représentation, fut aussi froidement accueilli que le nom de l'auteur, devant une salle à moitié vide. On sortait pour protester sur la place et dans les rues au passage de la voiture impériale.

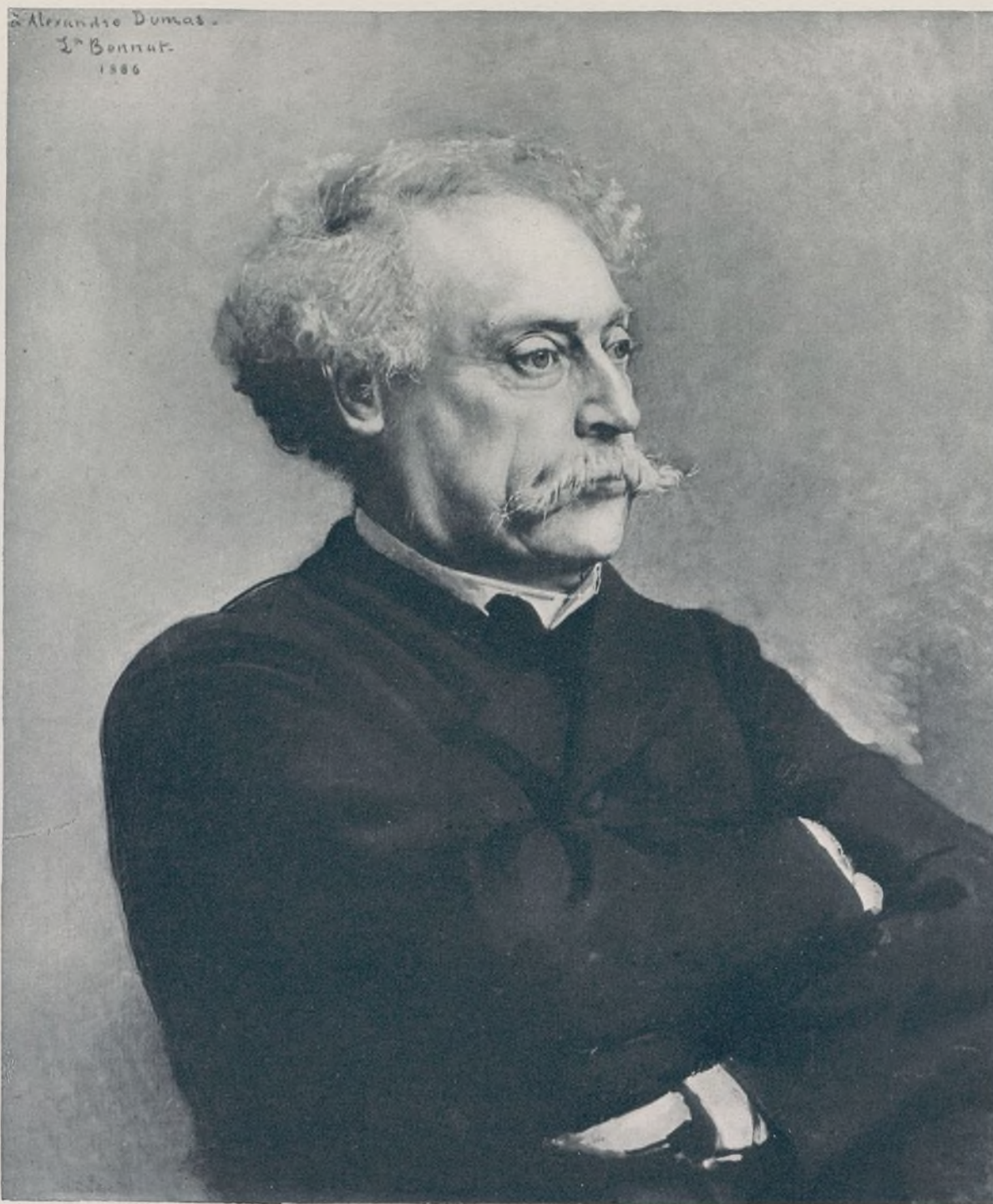
— Ils sont plutôt turbulents, vos jeunes amis, dit Napoléon III à Augier, venu pour le remercier et avoir son avis. Ce fut tout. Il descendit lentement l'escalier, escorté de ses chambellans ; les cent-gardes prirent le galop devant et autour de la voiture, au milieu des cris hostiles de la foule que la police impuissante ne cherchait même plus à contenir. — L'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie assistaient pour la dernière fois à une première représentation.

Même salle houleuse à Rouen, le 1^{er} juin — où la province est appelée à donner son avis sur l'œuvre nouvelle de l'auteur des *Effrontés* et du *Fils de Giboyer*. — Tout le monde est prêt dans les coulisses, le régisseur frappe majestueusement les trois coups...

— Ne levez pas ! Ne levez pas ! crie-t-on.

La malle qui contenait les robes de M^{me} Doche, — ces toilettes sensationnelles dont les petits journaux avaient tant parlé, — est perdue... Que faire?... On s'impatiente dans la salle.

— Qu'elle joue avec ses toilettes de ville, dit Got, de méchante humeur...



(Collection de Mme A. Dumas fils)

Alexandre Dumas fils
par Bonnat

On s'empresse de transmettre ces mots à la gracieuse interprète.

Ah ! ouiche ! Allez donc faire entendre cela à une femme élégante, à une actrice, quand les toilettes ont été pour moitié dans son succès.

— Madame Doche jouera avec ses toilettes ou ne jouera pas, fait-elle répondre impérativement.

Le bruit augmente de plus en plus derrière le rideau.

— Alors, dit Got, il faut rendre l'argent et faire une annonce, mais ça n'est pas moi qui la ferai, nom de Dieu ! Porel, allez-y.

— Au rideau !

Je m'avance :

— Mesdames, Messieurs...

Une voix joyeuse crie derrière moi. « Elle est retrouvée. » — J'étais à l'âge heureux où l'on ne s'interloque point facilement... je continue.

— ... je venais vous annoncer que la malle de M^{me} Doche, qui contient les robes du rôle de Navarette, était égarée et que plutôt que de vous présenter la pièce incomplètement, nous allions faire relâche... Mais une voix



M^{me} E. Doche, par Lacauchie
dans *Madame Barbe-Bleue* un de ses succès



L'Auteur dramatique
par Gavarni
(Collection de M. G. Hartmann)

d'en bas, d'en haut, du ciel nous apprend, vous l'avez entendue, qu'elle est retrouvée. Excusez-nous ! Accordez-nous encore un instant de votre patience et nous commencerons dans quelques minutes. »

On s'était trompé, la malle n'était pas retrouvée. — Il faut revenir en scène une seconde fois et annoncer qu'on allait donner des contre-marches pour le lendemain...

— Assez ! On se moque du monde ! Rendez l'argent ! Voleurs !

Quelle esclandre ! Toute la nuit sous les fenêtres de l'hôtel où nous préparions avec Emile Augier les notes pour les journaux, on fit un charivari effroyable. En province, pas plus qu'à Paris, la pièce ne se releva du premier soir ; on fit quelques re-



Tableau de Saint-Evre

Mlle George

(Collection de M. Rouart)

cettes, mais plus pour la curiosité qu'inspirèrent les acteurs que pour celle qu'excitait *La Contagion*.

□ □ □

Ces souvenirs d'avant la guerre paraîtront peut-être bien lointains... en voici d'autres plus proches. Vous pensez bien que je ne me risquerai pas à vous parler des faits et gestes des auteurs et des acteurs d'aujourd'hui. Par les innombrables journaux de théâtre, par les rubriques des grands quotidiens, par les publications illustrées et par cette foule de petites feuilles spéciales qui poussent chaque jour, vous êtes au courant de leurs moindres aventures. L'anecdote fleurit à peine qu'elle est déjà cueillie, éventée, distribuée pétale par pétale.



Les derniers promeneurs à la Pépinière du Luxembourg
Dessin d'Andrieux, paru dans l'Illustration du 27 octobre 1866.



OBSÈQUES DE CHARLES HUGO (mai 1871)

Dessin de Daniel Vierge (Musée Victor Hugo)

Ayuntamiento de Madrid

M^{me} Doche dans *La Dame aux Camélias*

Dessin rehaussé de Vidal

(Collection de Sir John Murray Scott)

Laissez-moi évoquer tendrement deux êtres rares et délicats, deux camarades : Alphonse Daudet et François Coppée. Je les ai connus à leurs débuts, j'ai grandi en même temps qu'eux, nos vies se sont écoulées parallèlement, j'ai été leur interprète d'abord, leur metteur en scène ensuite et leur ami toujours.

Il n'a pas été publié, ce livre cruel d'Alphonse Daudet qu'il voulait intituler *La Douleur* et pour lequel il notait chaque jour ses souffrances et ses tristesses ; j'en ai entendu de bien douloureux fragments, je lui en ai vu vivre de bien tristes chapitres. Un soir, chez l'éditeur Charpentier, à propos de quelle cérémonie, je ne sais plus... Enfin, Réjane jouait « le beau Léandre » de Théodore de Banville ; Maurice Donnay qui venait de commencer pour moi et pour l'Odéon une revue qui resta inachevée, disait de ses jolis vers, et ses camarades du *Chat Noir* chantaient leurs chansons rosses et macabres... Je cherchais, errant par les couloirs, la chambre où s'habillaient mes acteurs, pour surveiller leurs costumes, quand je rencontrai Daudet, en habit, les pieds nus, enragé de souffrance, essayant de calmer, avec le froid, la brûlure de ses pauvres pieds tordus par l'ataxie.

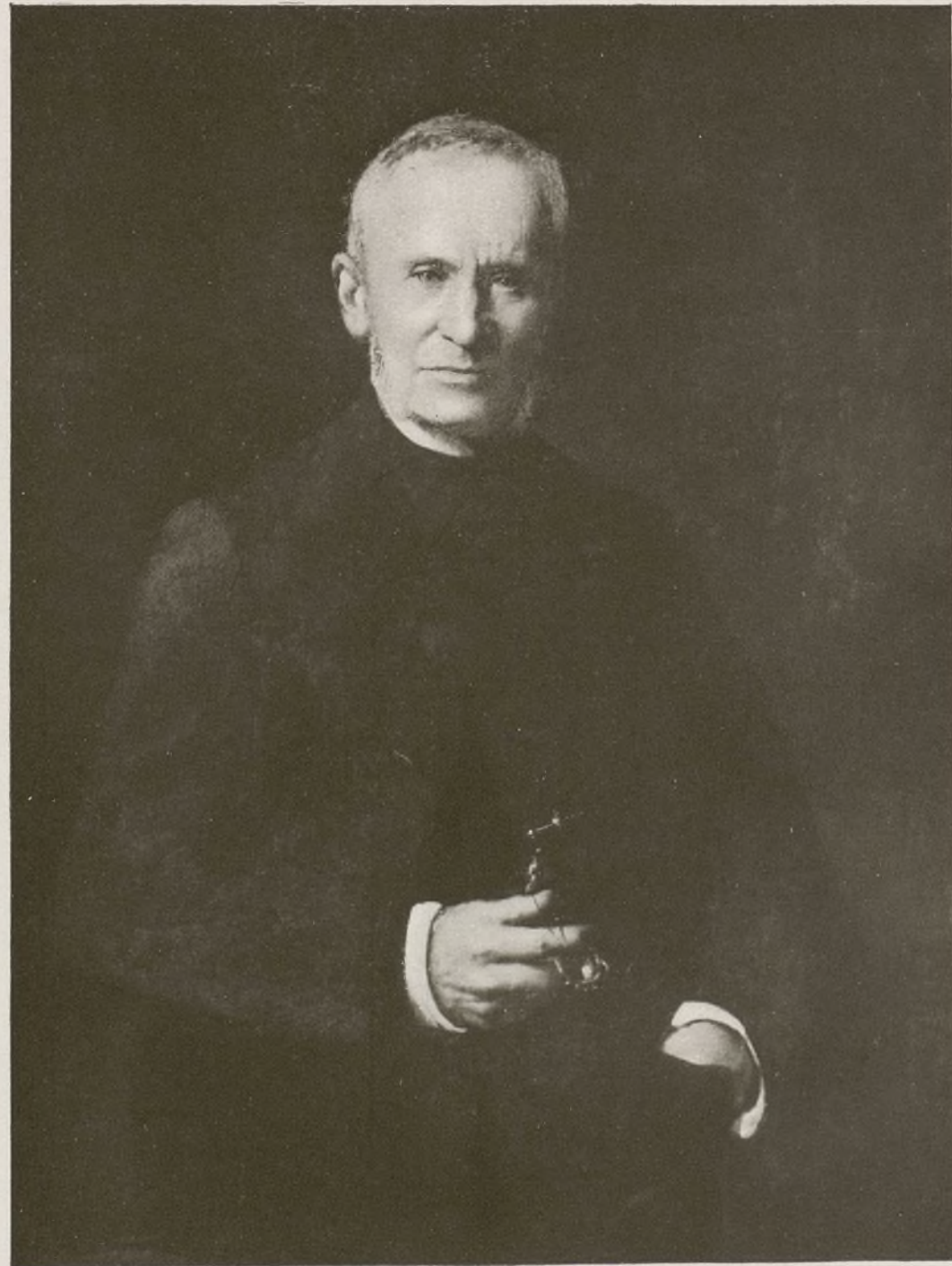
Ah ! qu'elles étaient loin alors, nos longues causeries de jeunesse ! On sortait d'une réception chez Augustine Brohan, à qui je faisais répéter son rôle de *la Papillonne*, de Sardou et où nous nous étions rencontrés et connus. Nous nous promenions sous les arbres des Champs-Élysées, à l'endroit où se dresse aujourd'hui, triste et blanche, sa statue. On disait des vers ; lui, ceux qu'il venait de finir :

Si vous voulez savoir comment
Nous nous aimâmes pour des prunes,
Je vous le dirai doucement,
Si vous voulez savoir comment...

Moi, tous ceux que je savais de Musset, de Ronsard ou d'Hugo. — Comme il était loin le jour où il revint de Corse et où il assista à une représentation de sa première pièce, *La dernière Idole*, jouée pendant son absence. J'étais à ses côtés. « La salle de l'Odéon, a-t-il écrit lui-même, avait un air étrange. C'était le mardi gras, on dansait toute la nuit à Bullier et pas mal d'étudiants et d'étudiantes étaient venus passer deux heures au théâtre en costume de bal masqué. Il y avait des chicards, des folies, des polichinelles, des pierrettes et des pierrots : « Dur, très dur, pensais-je dans mon coin, de faire pleurer des polichinelles. Ils pleurèrent pourtant, ils pleurèrent si fort que les paillettes de leurs bosses, où la lumière s'accrochait, semblaient autant de larmes brillantes. Pendant ce temps-là, moi, l'auteur, j'aurais voulu être à cent pieds sous terre. La pièce que ces braves gens applaudissaient, je la trouvais infâme, odieuse. O misère, c'était là ce que j'avais rêvé, ce gros homme qui pour paraître paternel et vertueux, s'était fait la tête de Béranger... Je souffrais de voir mon idéal ainsi empaillé. »

Ce malentendu entre Daudet et le public spécial du théâtre, comme il se montra injustement à la première de *l'Arlésienne*, au Vaudeville, en 1875 ! Ce fut une chute resplendissante... dans la plus jolie musique du monde, au milieu de décors d'opéra-comique. — Écœuré comme lui, ayant encore dans les oreilles les rires niais causés par des scènes de belle émotion, par la musique incomprise, dans mon enthousiasme et ma colère, je lui dis sur la scène, je dis à Bizet à côté de lui, regardant tout pâle par le trou du rideau, au moment où sans succès on venait de finir *l'intermezzo* : « Si jamais je suis directeur, je reprendrai cette pièce-là et on verra ». Paroles naïves, instinctives, sans portée, qu'ils accueillirent comme un compliment un peu bête... Quelle joie quand, douze ans après, j'ai pu tenir ma promesse !

— Vous ne ferez pas d'argent avec cela, me dit mon illustre confrère, M. Emile Perrin, à qui je fis part de mes projets quand j'allai le saluer au moment de ma nomination. Je fis



Régner

Célèbre acteur du XIX^e siècle, qui fut le maître de Porel au Conservatoire
Portrait peint par Elie Delaunay (Collection de Mme Alexandre Dumas fils)

plus d'un million avec cette *Arlésienne* tombée, — un million c'est une chose magnifique partout, mais plus magnifique encore dans la chère et pauvre Odéonie. J'ai créé avant cette reprise heureuse un rôle dans le *Jack* qu'il donna sous la direction La Rounat et où Céline Montaland fut tout à fait délicieuse. J'ai monté son *Numa Roumestan* qui obtint un éclatant succès et où le public fit fête à M^{lle} Cerny qui débutait dans le rôle de la petite Dachellery. Souvent je me suis trouvé à sa campagne de Champrosay, et de nombreux jeudis avec Edmond de Goncourt, Émile Zola, Pierre Loti, Céard, Hennique, Geffroy, sa femme exquise, ses deux charmants fils, dans son cabinet de travail de la rue Bellechasse, où il recevait toute la jeunesse littéraire. — Il donnait là des conseils à tous, parlait de Rabelais, de Montaigne... des grands classiques, de tous ses livres de chevet... Il avait sur ses genoux le schall que le sculpteur indique dans sa statue. Et il discutait, s'enflammait encore comme dans notre jeunesse, comme aux Champs-Élysées !

En 1898, la veille de sa mort, j'allai avec mon fils, alors tout petit, lui demander pour la rentrée de Réjane l'autorisation de monter la *Sapho* qu'elle avait reprise déjà au Grand-Théâtre, qu'il lui avait dédiée et où elle avait été extraordinaire de vérité, d'intensité dramatique et perverse. Il prit mon gentil gamin sur ses genoux, le regarda profondément, avec son gros lorgnon de myope, dans le fond des yeux, dans l'âme, et lui dit, après une caresse : « Ton père peut être tranquille, tu seras un brave homme ». Je rappelle souvent cette prophétie à mon camarade et j'espère être assez heureux pour la lui pouvoir rappeler jusqu'au jour où il aura l'âge de la réaliser.

Le surlendemain de cette visite, je revis Alphonse Daudet pour la dernière fois, les mains jointes sur son lit



Lithographie de Rambosson

Augustine Brohant

(Collection de M. Jean Maubourg)

funéraire, si beau en son vêtement de travail de velours noir, au milieu des couronnes de feuillage et des fleurs amoncelées. — Oh ! ma jeunesse, c'est vous qu'on enterre ! — comme dit si doucement et si tristement le Rodolphe de la *Vie de Bohême*.

□ □ □

M^{me} Agar a parlé, dans ses *Souvenirs*, et Sarah Bernhardt, dans les *Mémoires* qu'elle a publiés récemment, de ce qu'elles doivent à l'auteur du *Passant*. Si tous ceux dont François Coppée a été le camarade, à qui il a fait des vers, dont il a été l'ami sûr et fidèle, imitaient ses deux premières interprètes, on entendrait un rare concert d'éloges. Je saisis quant à moi, avec bien de la joie, et en même temps un bien poignant regret, l'occasion de dire ici tout ce que cet être exquis a fait pour moi.

Je lui dois plusieurs à-propos charmants, un entre autres (qui ne fut pas publié, je crois), pour des représentations que je donnai à Amsterdam, et qui est digne de figurer en bonne place parmi ses petits poèmes.

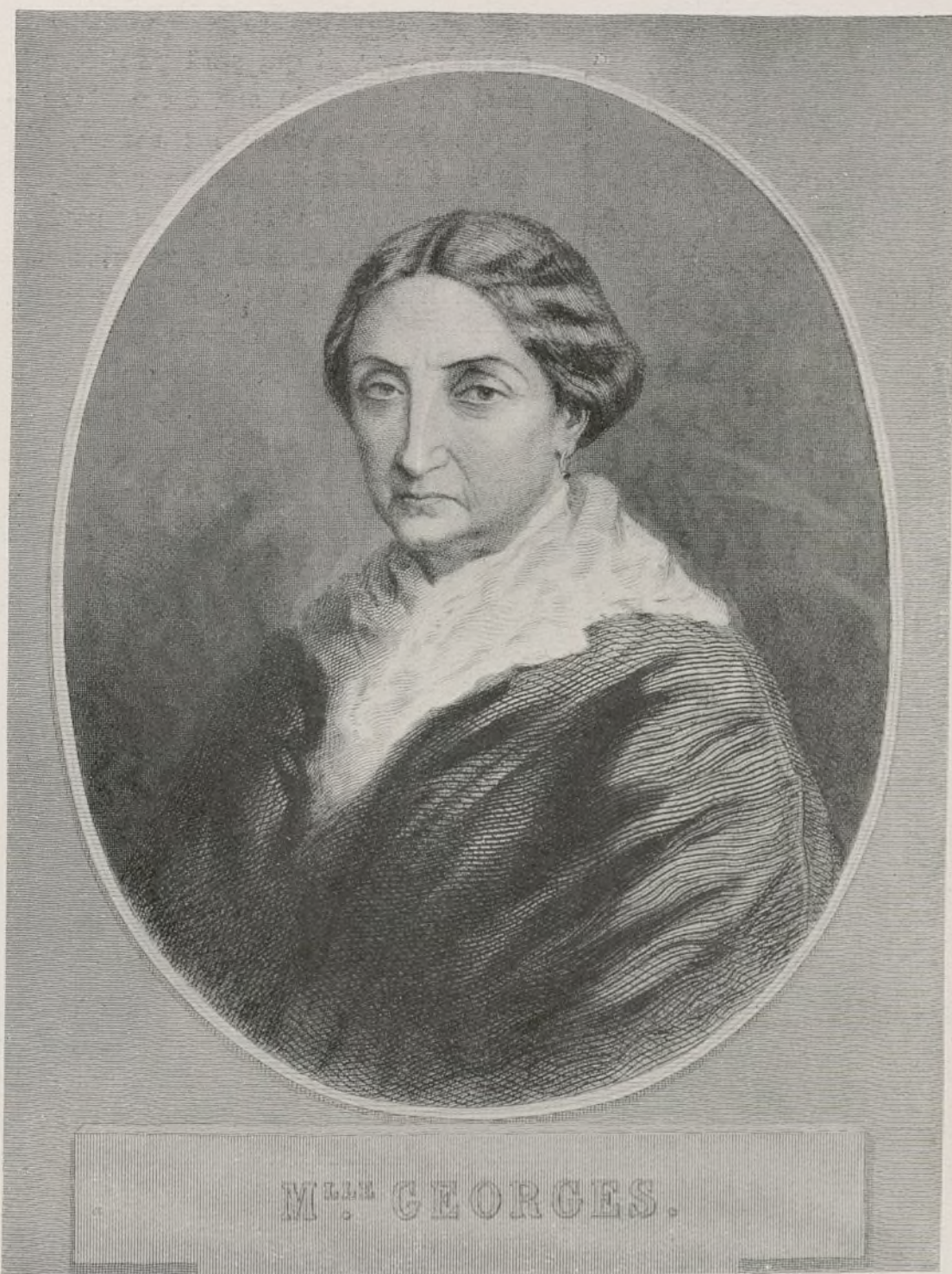
Ainsi, mon cher Porel, vous allez en Hollande
Pour voir les beaux tableaux et goûter le Skidam,
Et de plus vous voulez que je vous recommande
Vos compagnons et vous, aux bourgeois d'Amsterdam.

Mais il m'ont oublié, peut-être, au pays libre.
Je n'y suis pas allé depuis plusieurs hivers,
Peut-être n'ont-ils plus un souvenir qui vibre
Pour le poète errant qui leur a dit ses vers ?

Non ! Dans leur sympathie ils m'ont dû garder place,
Car ils ne savent pas la donner à moitié :
On conserve longtemps un beau fruit dans la glace,
Les gens des climats froids sont de chaude amitié.

Et puisque vous avez cette aimable pensée
De vouloir que mes vers vous présentent là-bas,
Dites bien tout d'abord à la foule empressée
Que mon cœur se souvient des nobles Pays-Bas ;

De l'honnête pays où dans chaque famille,
Dans chaque intérieur toujours propre et décent,
On voit autour de soi tant de bonté qui brille,
Que la chaleur du cœur vaut le soleil absent.

M^{lle} Georges vers la fin de sa vie

d'après un dessin de C. Geffroy (Collection de M. Jean Maubourg)

Du verdoyant pays où, sous ses voiles blanches,
Le navire au milieu des champs paraît glisser,
A tel point que prenant ses vergues pour des branches,
Les oiseaux quelquefois viennent pour s'y poser...

Dites-leur bien cela de la part du poète
Que chez eux, avec tant de grâce, ils ont admis,
Puis, quand ma gratitude aura payé sa dette
Regardez devant vous... c'est un public d'amis.

Vous les reconnaissez à leurs figures franches,
Vous les vites cent fois gravés et copiés;
Ils n'ont plus, il est vrai, les collerettes blanches
Qui parent, chez Van Ryn, les syndics des drapiers;

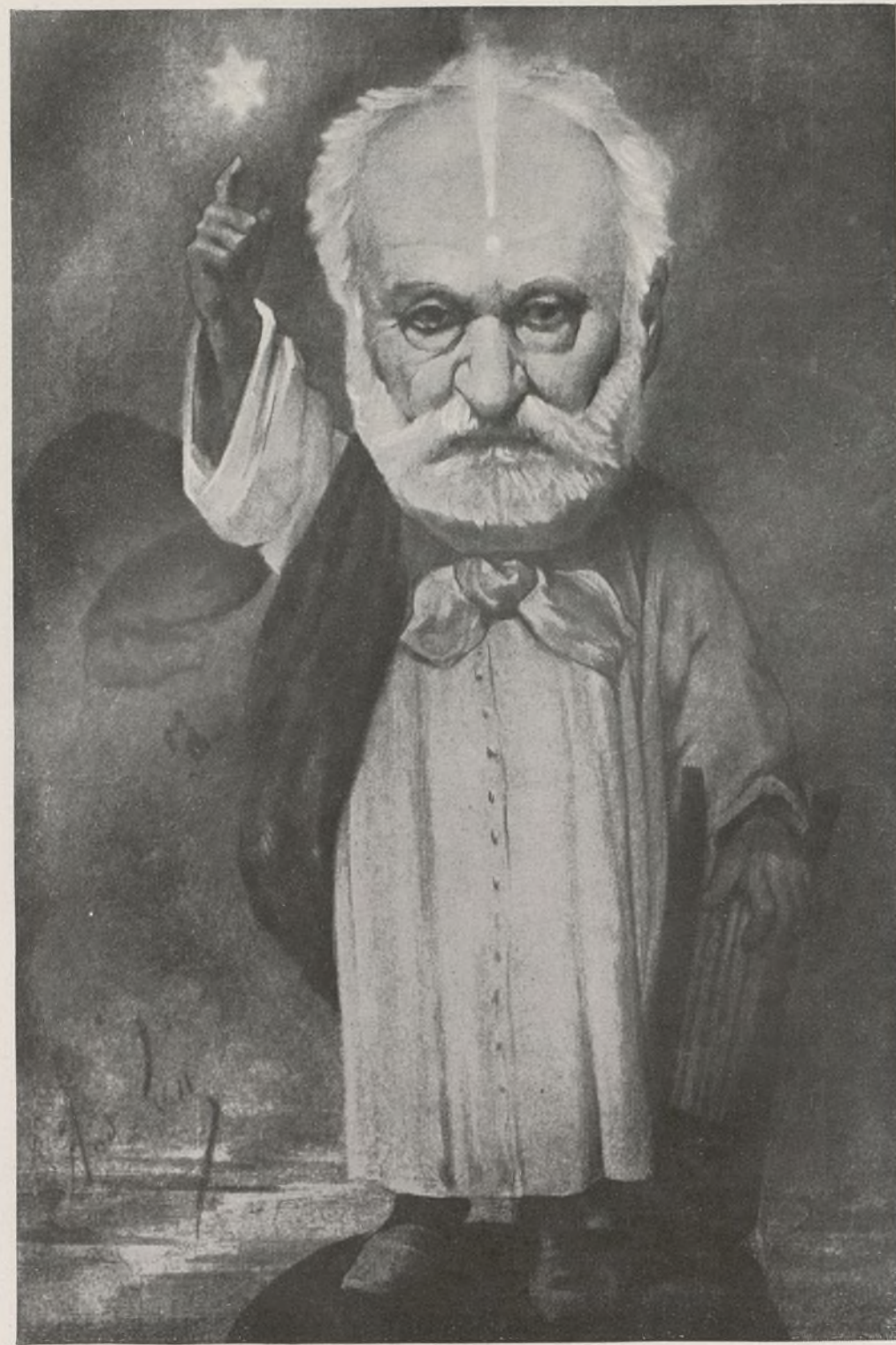
Ni le lourd hausse-col de la garde civique,
De ceux que Van der Helz nous montre en grand chapeau,
Tenant tous, à la fin d'un repas magnifique,
Leur verre d'une main et de l'autre un drapeau.

Mais, ressemblants toujours aux portraits des vieux maîtres,
Leur sourire loyal et bon n'est pas trompeur;
Ils ont bien conservé les vertus des ancêtres,
Ils sont hospitaliers... ainsi n'ayez pas peur.

D'ailleurs pour ma chanson chétive et familière
Ils furent indulgents, et vous leur apportez
Regnard et Beaumarchais, et notre grand Molière,
Vingt ouvrages encore signés de noms vantés.

Je n'avais que mes vers... voyez la différence !
J'ose donc mon ami vous prédire un succès,
Car on aime là-bas tout ce qui vient de France,
Le bon vin et le libre et clair esprit français.

Je lui dois de m'avoir confié un de mes meilleurs rôles
dans le *Trésor*, un petit acte excellent qu'il me dédia et que
la Comédie-Française s'honorerait en prenant à son répé-
toire. J'ai été heureux de le pouvoir servir en montant sous la
direction Charles de La Rounat sa *Madame de Maintenon*
où M^{lle} Fargueil et Lacressonnière firent une de leurs der-
nières créations; et, plus heureux encore, quand, sous ma direc-
tion, je donnai *Severo Torelli*, qui fut un éclatant succès de
150 représentations, où le jeune Albert Lambert fils fit un
début brillant, — et ses *Jacobites* qui firent connaître M^{me} Se-



Victor Hugo

(Collection de M. René Thorel)

D'après une aquarelle originale d'André Gill



Dessin de Henri Meilhac

Intérieur d'une Baignoire

(Collection de M. L. Halévy)

Au fond de ce curieux dessin du spirituel auteur dramatique, on aperçoit l'Empereur Napoléon III, dans une avant-scène

gond-Weber et qui sont peut-être le plus fin bijou de son écrin drama-
tique. J'avais entre les mains, dès
1891, son dernier drame : *Pour la Couronne*. J'aurais dû le monter
immédiatement, des scrupules me
firent hésiter et cette hésitation eut
les résultats les plus heureux.

Severo Torelli, c'est un fils qui
tue son père pour sauver Florence de
la tyrannie ; *Pour la Couronne*, c'est
aussi un fils qui tue son père, mais
pour empêcher la patrie qu'il trahit
de tomber aux mains des Turcs. Il
me sembla qu'il fallait laisser un long
espace entre les deux pièces pour
effacer dans l'esprit du public le
souvenir précis de la première et em-
pêcher le reproche de réminiscence
qu'on pourrait peut-être adresser au
poète. J'eus tort, je m'en accuse, et
j'en aurais le plus cruel regret si ce
retard même ne lui avait pas donné
l'occasion d'une admirable publicité
aussi inattendue qu'éclatante.

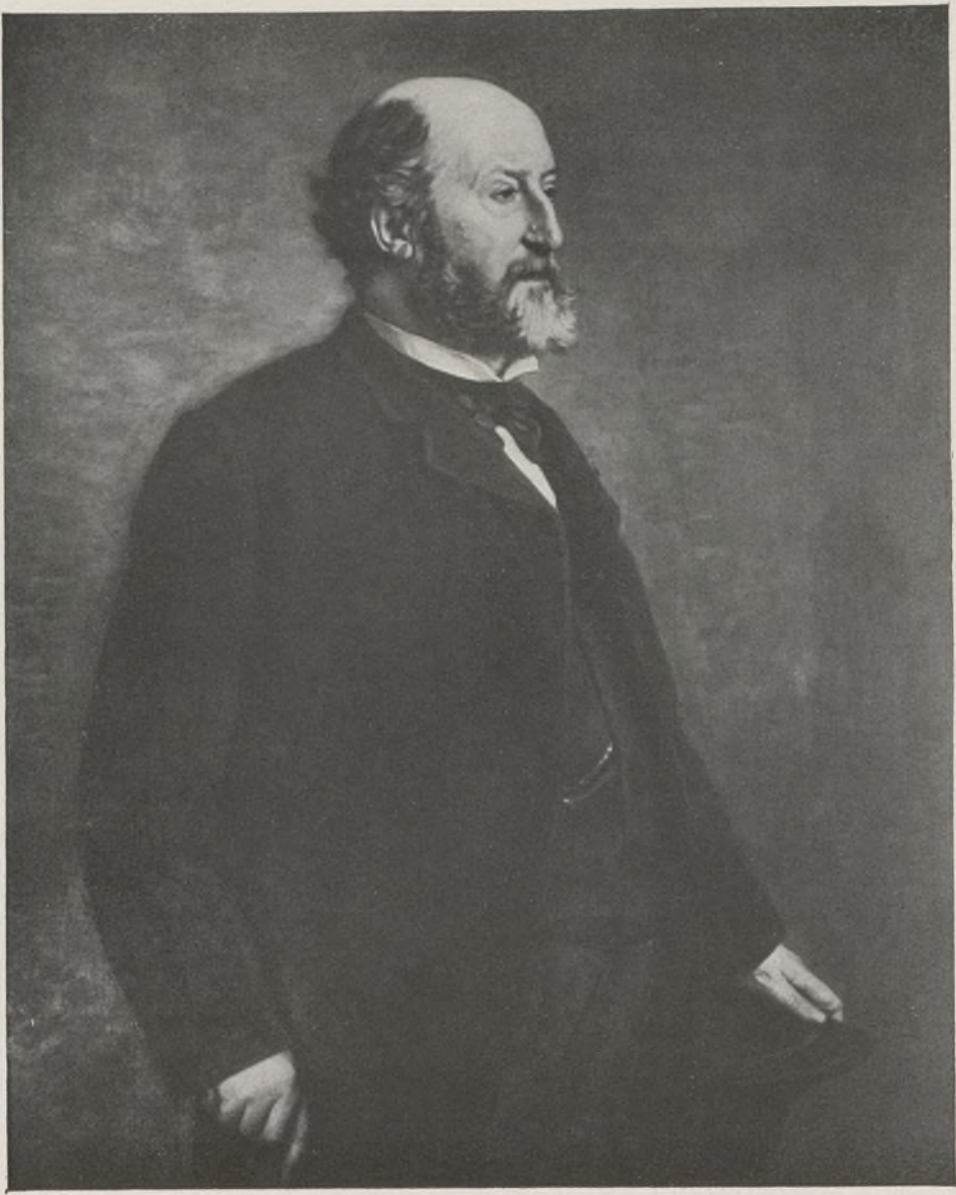
La première fut donnée en jan-
vier 1895, sous la direction de ceux
qui me succédèrent, mes anciens
lieutenants Marck et Desbeaux, trois
mois après la condamnation d'Alfred
Dreyfus. Les journaux d'opposition
nationaliste, impérialiste, royaliste,
applaudirent aux tirades contre la
trahison dont la pièce était remplie.



FRÉDÉRIC LEMAITRE dans " *Les Saltimbanques* "

Aquarelle de Giraud

Collection de M. A. Rouart



Emile Augier

Portrait peint par Jalabert (Collection de Mme Georges Guiard)

Ce fut une allusion directe et bruyante. Il semblait que l'auteur eût prévu « l'affaire ». Ce succès le lança, malgré lui, j'en suis sûr, en pleine mêlée politique. — Honnête, loyal, tendre et bon, qu'avait-il à faire dans cette galère où tout est palinodie et mensonge ? — Après avoir, dix années, courageusement donné de la plume, de la parole et de sa personne dans la bataille, pour les idées patriotiques et catholiques qu'il a toujours chantées et glorifiées, il s'est muré jusqu'à la fin dans le pauvre quartier où s'est écoulée sa vie, quartier mélancolique jadis, si triste aujourd'hui avec ses couvents fermés par autorité d'injustice politique, ses sœurs des pauvres parties, ses vieux prêtres sans églises et presque sans pain. Il est mort là, dans cette misère, réfugié comme Racine et Corneille vieillissants dans la prière et le recueillement divin, cherchant à se consoler de la vie avec la foi.

Le fardeau des péchés du monde est rude et grave,
Ma pauvre sœur ! Pour tous les tyrans... sois esclave,
Sois chaste, ô sainte enfant, pour tous les corrompus ;
Bonne pour les pervers ; sobre pour les repus ;
Sois pauvre, l'on voit tant d'avarices vantées...
Souffre, il est des heureux ; prie... il est des athées.

□ □ □

Vous parler des comédiens maintenant, surtout vous parler comme il le faudrait de tous ceux que j'ai connus et qui peuvent vous intéresser, serait prolonger cette causerie, déjà longue, au delà des limites permises. Et parmi mes anciens camarades, combien de disparus ! Vous connaissez l'histoire du cerisier de Thiron, elle est presque classique.

Il est très lointain, le temps où le père et la mère de mon camarade d'Odéon, Thiron, le spirituel et délicieux comédien, applaudi plus tard à la Comédie-Française, allaient, les dimanches d'été, pour toute villégiature, respirer sur le talus des fortifications l'air de la banlieue, puis rentraient à petits pas réguliers, heureux de leur voyage hebdomadaire, dans leur sombre boutique de la rue Saint-Denis, proche la fontaine des Innocents. C'était vers 1865 ou 1866.

J'étais jeune alors, insouciant et gai ; Thiron, quoique tenant le même emploi que moi, m'avait pris en amitié. Il avait loué, à Romainville, pour ses vacances odéoniennes, une petite cabane avec un jardinet, et nous causions de cette location en dinant, un soir, chez ces charmants petits vieux, ridés à plaisir, comme certains personnages de Daumier. Au dessert, au moment où, sur une assiette bien blanche, on passait la « montmorency » bien rouge :

— Maman, — dit Thiron, — tes cerises sont belles, mais je t'en veux faire manger de plus belles encore, dimanche, dans mon jardin ; et tu auras le plaisir de les cueillir toi-même à mon arbre.

— Tu as un cerisier ! — dit la bonne vieille en joignant avec admiration ses deux mains sur son ventre, comme fait l'Abbé Constantin.

Son jardin?... Quatre fusains et un sering. Son arbre ? Un petit marronnier de dix ans, grêle, tout grêle.

Le dimanche suivant, à l'aube, Thiron entra dans ma chambre garnie, avec un gros panier sous le bras :

— En route, me dit-il ; nous n'avons que le temps...

Nous nous hâtons vers Romainville. Et nous voilà bientôt dans le jardin, tirant avec précaution du panier d'admirables fruits achetés aux Halles, et les attachant par grappes, avec de la soie brune, aux branches souples de l'unique marronnier, sans respect pour les lois les plus élémentaires de la botanique.

Dans l'après-midi, du haut de l'échelle double où elle avait voulu grimper, la maman, ses lunettes sur le nez,



Emile Augier

Photographie de Bertall, exécutée en 1866, quelques mois avant la représentation de *La Contagion* (D'après l'illustration du 18 août 1866)

coupaît avec prudence et émotion les branches aux larges feuilles et les lançait dans le chapeau de paille que je tenais au-dessous : Thiron rayonnait. Au dessert, la drôle de petite vieille murmurait, en dégustant avec délices les beaux fruits écarlates :

— Tu as raison, Charles, celles que j'achète au marché sont bien loin de valoir celles que l'on cueille à l'arbre !

Le bon garçon était aussi heureux que s'il avait été rappelé par une salle pleine, un soir de gala.

Puisque cette anecdote m'a ramené au temps très lointain de ma jeunesse, laissez-moi évoquer le souvenir du plus grand des comédiens d'alors, de Frédérick Lemaître, échantillon pittoresque d'une race d'acteurs disparus, de saltimbanques magnifi-



Dessin de Carjat

Thiron

(Collection de M. Porel)

Célèbre acteur de la Comédie-Française, camarade de Porel à l'Odéon

ques, aussi loin de nos acteurs d'aujourd'hui que les bâtisses du Boulevard du Crime, en torchis, en plâtre, en bois, pleines de passion et de couleur, sont loin des théâtres nouveaux : maisons de rapport, comédiens réguliers et bourgeois, eau et gaz à tous les étages...

J'étais au Conservatoire dans la classe de Régnier. Quand on avait besoin d'un élève qui put apprendre un rôle en une nuit, pour l'aller jouer dans les provinces ou dans les banlieues vagues — à des prix modérés, oh ! combien ! — on s'adressait au jeune Désiré : Désiré c'était moi. On s'adressa donc à moi pour apprendre vite et pour jouer plus vite encore plusieurs rôles chez Frédérick Lemaître fils, à Versailles, dans cette jolie salle bâtie sous



Cliché Nadar

Décor du 1^{er} acte de L'Arlésienne, par MM. Rubé, Chaperon et Jambon

En haut, portrait d'Alphonse Daudet à 40 ans

(Collection de M. Porel)



Frédéric Lemaître
Portrait-charge par Durandau

(Collection de M. Porel)

Louis XVI par la citoyenne Montansier et que nos modernes architectes devraient bien prendre pour modèle.

Afin d'occuper les loisirs que l'indifférence des auteurs, des directeurs et du public lui faisait alors, Frédéric donnait là des représentations de son répertoire qui alternaient avec celles de l'Opéra. J'y jouai dans *Don César de Bazan*, *Kean*, *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*, et dans *La Dame de Saint-Tropez* où j'avais à représenter un domestique, un homme du midi qui versait du poison à Frédéric, après une de ces scènes mimées dans lesquelles il excellait et qui enthousiasmaient toujours les spectateurs; il se regardait dans une glace, remontait sa large culotte, avec le creux des mains, par un geste machinal pour indiquer qu'il maigrissait effroyablement, poussait un long soupir, passait dans ses cheveux ses doigts si vivants — un de ses grands gestes familiers, — toute cette pantomime disait plus clairement que des paroles : « Je suis perdu. » Pour bien jouer Domini-que l'empoisonneur, mon rôle, il fallait un homme de quarante ans, rond, gras, ce qu'en notre argot nous appelons un *financier*. Or, j'avais dix-sept ans... ça se voyait à mes formes grêles; je ne mangeais pas tous les jours, cela aussi se voyait à mon teint jaune et à mes yeux fatigués... Comment? par quel truc obtenir l'aspect du personnage? Je trouvai : mettre une large barbe noire comme en portent quelques-uns de nos députés du midi. C'est un art extrêmement délicat de se bien maquiller, j'en ignorais alors, naturellement, les premiers éléments. Le régisseur m'avait indiqué dans le raccord d'entrer de dos — oui, oui, déjà, avant Antoine! — au moment où commençait la musique de scène; Frédéric voulait de la musique pendant sa mimique, il en avait et quelle! J'entrai donc docilement de dos, comme il avait été réglé, je versai le poison dans le verre au milieu du silence et de l'attention des spectateurs, puis je me retournai... Quand le public vit luire cette barbe en drap noir sur ma face de bon gosse appliqué, il fut pris d'un rire violent, rapide, d'un de ces bons rires qui secouent les rates. Frédéric, naturellement, manqua son effet habituel et le rappel qui en résultait. Après la représentation, comme je réfléchissais, en détachant ma barbe d'ébène avec

du saindoux, sur les difficultés du maquillage et sur ses inconvénients, j'entendis dans le couloir de ma pauvre petite loge la voix emphatique du grand comédien demander :

— Où s'habille-t-il donc, ce monsieur Désiré?

Grand Dieu! la porte s'ouvre, le voilà, il a tenu à me payer lui-même mon cachet, dit-il, et il ajoute tragique, avec quel geste et quel éclair dans l'œil :

— Eh! bien, monsieur Désiré, êtes-vous content? vous avez fait foirer l'acte!...

Puis sort superbe, me laissant de dix francs plus riche, mais écrasé, anéanti, comique encore dans ma désolation de jeune comédien respectueux.

Je l'ai revu à la première du *Comte de Saules* à l'Ambigu, où il fut admirable, et où son fils Charles, devenu mon ami le meilleur et le plus tendre, jouait à côté de lui. Je parlais de son génie dramatique avec une telle chaleur que Charles voulut lui faire entendre mon admiration passionnée. Il me conduisit à sa loge qui était à l'endroit où se trouve aujourd'hui le cabinet directorial, je n'eus garde de lui rappeler ma représentation de Versailles et je ne crois pas qu'il s'en souvint. Il écouta mes compliments encore dans le costume de son rôle : celui d'un amiral en grande tenue, couvert de décorations, la main gauche dans son grand gilet blanc, bien campé, buvant de la main droite, à petits coups, dans un gobelet d'argent, du vin rouge sucré qu'il puisait dans un saladier d'étain, et dont il avait jeté quelques lampées sur les murs, pour l'odeur. — Il m'offrit même de trinquer avec lui en m'indiquant un autre gobelet qui nageait dans le liquide...

— Merci bien! monsieur Frédéric.

Oh! cette odeur de vin, elle flottait dans l'air comme un parfum préféré. — Sachant l'amitié fraternelle que j'avais pour son fils, être délicat et tendre qu'il terrorisait par son autorité despotique (ne lui avait-il pas lancé cette égoïste énormité : « Quand on possède un père comme moi on n'a pas besoin de maîtresse! ») il voulut me connaître mieux



Dessin d'Eustache Lorisay

Frédéric Lemaître

(Collection de M. Deséglise)

Dans le rôle de Don César de Bazan



RACHEL, Sociétaire de la Comédie-Française (1820-1858)

Portrait peint par DEVÉRIA

Collection de M. Louis Leloir, de la Comédie-Française



FRÉDÉRICK LEMAITRE EN 1863

Photographie de Carjat
Collection de M. Porel



Victor Hugo et ses petits-enfants
(Cliché Mélandri) (Collection de M. Porel)

des brochures en tas, des chaises dépareillées, des meubles en désordre ; sur la cheminée, encore une pendule qui ne marche pas. Vêtu d'une robe de chambre qu'il portait depuis vingt ans, qui datait de *Robert Macaire*, sur laquelle tous les oiseaux de la création semblaient avoir laissé des traces, qui luisait comme le fond d'une cage, comme une cuirasse, et sous laquelle il était encore en chemise, sa crinière, incessamment tourmentée par sa main fiévreuse, pressée en pyramide, ébouriffée au-dessus de son crâne monumental, avec ses grands yeux bruns expressifs, ses larges gestes arrondis, c'était vraiment un être hoffmanesque. Il sentait bien, le vieux lion, qu'il avait devant lui le plus admiratif des spectateurs ; aussi avec quelle grâce paternelle me faisait-il les honneurs de son domicile ! Voilà sa chambre à coucher, — des glaces partout, jusqu'au fond du lit et une troisième pendule qui ne marche pas, — son cabinet de toilette où les pots à eau ont des proportions démesurées, car sous son malpropre accoutrement il était — qui l'eût cru ? — d'une propreté méticuleuse.

Un domestique falot, vêtu d'un habit rapiécé, minable, annonce : le dîner est servi. — Oh ! la nappe est éblouissante, l'argenterie ancienne, le dîner sent bon. — A côté de la suspension pend, décroché, le cordon de la sonnette où le domestique maladroit va se prendre les pieds régulièrement à chaque entrée, petite note comique dans ce repas trop cérémonieux. Frédéric s'installe presque couché d'un côté de la table, les invités sont en face, coude au corps : Charles, moi, Napoléon son troisième fils, et une jeune personne de 18 ans, jolie, très jolie !...

La société des femmes et le cigare, c'était pour Frédéric

et il me fit inviter cérémonieusement par mon ami à dîner chez lui, 10, rue de Vendôme, aujourd'hui rue Béranger.

Quel intérieur bizarre : une antichambre sans autres meubles qu'un lustre en zinc d'art avec des bouchons d'eau de Seltz sur les bobèches cassées ; sur la cheminée une pendule qui ne marche pas. Un salon en déménagement ; des sacs de nuit, des cannes, des parapluies, des chaussons de Strasbourg,



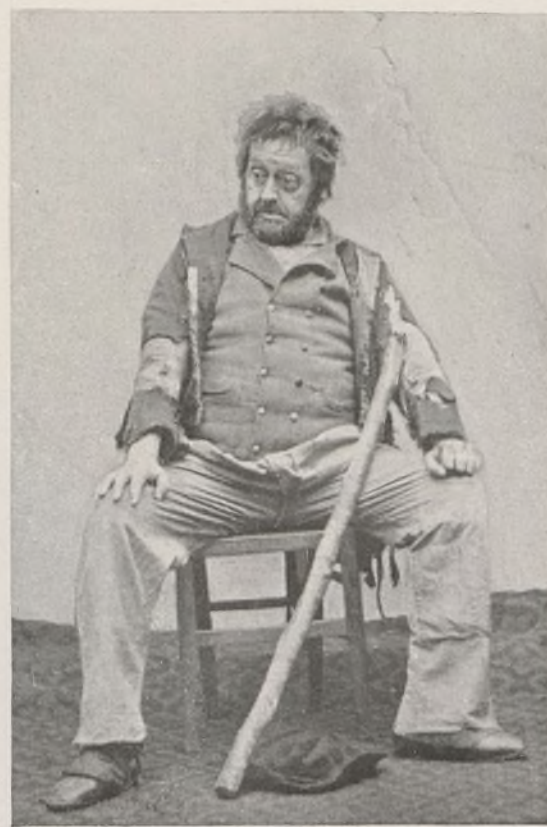
Got
célèbre acteur de la Comédie-Française
(Cliché Maunoury)

d'impérieuses nécessités de la vie. Comme la vieille rendait difficile le recrutement du personnel qu'il avait toujours eu très facilement autrefois autour de lui, il faisait insérer aux *Petites-Affiches* l'avis suivant : *On demande des demoiselles de compagnie rue Vendôme, chez monsieur Antoine.* Ce nom incolore cachait Ruy-Blas vieilli, Richard d'Arlington solitaire. Oh ! la vieille ! Comme Dumas il ne voulait pas l'admettre ; au bas d'un portrait-charge de lui, n'écrivit-il pas alors cette

phrase mélancolique : « Peintre, mon ami, chargez-vous de la caricature des jeunes ; le temps, lui, se charge de celle des vieux. »

Notre jeune voisine était donc une recrue du bureau de placement, une gentille bonne à tout faire, engagée spécialement pour lui donner l'illusion de la jeunesse et de l'amour.

— Le domestique verse du bordeaux. — Frédéric lève son verre, qu'il voulait qu'on ne lavât jamais, murmure « mon bénédicité », le porte à ses lèvres et, *phuh ! phuh ! phuh !* comme avec un vaporisateur lance à sa place, sur la nappe, une partie du liquide. Dame ! la robe de chambre au plastron luisant, le verre douteux et le vin répandu, c'était beaucoup ; mais le tyran m'observait, il n'admettait point qu'on ne mangeât pas de tout chez lui ! Ce fut vraiment insupportable jusqu'au café,



Frédéric Lemaitre
dans Robert Macaire
(Cliché Carjat) (Collection de M. Porel)



La Maison de Victor Hugo, avenue d'Eylau (côté du jardin)
(Tableau de M. Eugène Bourgeois, au Musée Victor-Hugo)

jusqu'au cigare. — Alors, brusquement, avec un mauvais visage, il se tourna vers la jeune personne qui *bouffait* encore des quatre mendiants, lui indiqua la porte de la chambre à coucher où elle s'enfuit sans un mot, emportant son assiette, et dit :

— Maintenant que nous sommes entre artistes, parlons théâtre !

Echauffé par le vin, il fut prodigieux. — Il parla des grands acteurs qu'il avait vus, de ses aventures, de ses rôles ; toutes les passions, toutes les grimaces humaines tragiques ou comiques, ses yeux, sa face, son geste, les évoquaient pour nous plaire, pour nous étonner, pour nous conquérir : c'était la joie, la douleur, la colère, la folie et l'amour. C'était Falstaff, le Roi Lear, Shylock, Othello qui passaient tour à tour devant nos yeux éblouis. — Ah ! c'est là que j'ai commencé à comprendre la supériorité pour notre art, des dons de la mimique. Le diseur, celui qui interprète, qui ne peut interpréter que le texte, à qui la nature n'a donné ni la mobilité du visage, ni l'expression



Dessin de G. Vuillier

M^{lle} Segond-Weber
dans les *Jacobites* de François Coppée

variée du regard ; ce produit des répétitions et du Conservatoire, c'est quelque chose, mais c'est quelque chose de bien incomplet, à côté de celui qui peut sans l'aide des paroles, faire rire, pleurer et terrifier à sa guise. — La diction, c'est le dessin ; l'expression, c'est la couleur. Oh ! peignez sans pinceaux, avec vos doigts, avec vos pieds, comme Ducornet peintre né sans bras, mais peignez ! — La diction, c'est Molière avec ses marquis sur la scène et sans décor. — L'action, c'est Shakespeare, en pleine forêt, en pleine tempête, en pleine nature.

□ □ □

J'ai fini pour aujourd'hui. Loin de moi la prétention d'avoir évoqué des caractères, — c'est tout au plus si j'ai évoqué des images, les plus grandes et les plus chères à mon souvenir entre toutes celles qui le peuplent. Quand

on a, comme moi, traversé plusieurs époques décisives de l'art théâtral, quand on a durant plus de quarante ans, durant près d'un demi-siècle ! étudié et joué des rôles, épluché des



Décor du 3^e acte de Severo Torelli, par MM. Rubé, Chaperon et Jambon
En haut, portrait de François Coppée à 32 ans

(Collection de M. Porel)

manuscrits, monté et refusé des pièces, combattu avec ou contre les auteurs, la Presse et le Public, ce n'est pas en vingt pages que l'on peut faire tenir ses souvenirs. Je n'y consacrerai sans doute jamais vingt volumes, comme Alexandre Dumas. Mais que de chapitres restent encore à écrire sur les faits de ma jeunesse, sur les grands acteurs que j'ai connus au déclin de leur carrière, que j'ai applaudis les jours de représentations populaires et qui m'ont montré mon chemin de Damas ;

sur les belles actrices que Paris a longtemps fêtées et dont il oublie, dont il oubliera jusqu'aux noms ; sur les soirs de bataille où j'ai senti l'odeur de la poudre envahir le théâtre ; sur les soirs plus doux où dans ma loge de directeur, autour de la table du dîner ou du souper, à la veille d'un triomphe ou au lendemain d'un échec, j'ai eu l'honneur de deviser avec tant de grands hommes qui sont partis... Je revois mon premier spectacle, une après-midi du 15 août, sous l'Empire, comme je revois le soir de *Germinie Lacerteux* à l'Odéon, avec les clameurs de la foule, et Goncourt si pâle, et si digne, au fond de la loge. Mes soirées de La Châtre, mes promenades en Berry, le grand escalier de Nohant,



Les Bûcherons au Jardin du Luxembourg

Dessin publié par l'*Illustration* du 22 Décembre 1866, à propos des réclamations soulevées par la suppression de la Pépinière

je les vois avec tous leurs détails, aussi nettement que je verrai tout à l'heure les décors de la pièce qu'on répète. Avec ses éternels recommencements, avec ses alternatives d'enthousiasmes et d'inquiétudes, la vie de théâtre abonde en épisodes inoubliables, et sur un cerveau impressionnable, elle ne grave qu'à l'eau-forte. Pourtant lorsqu'on a vu beaucoup de choses, il faut, si l'on veut conserver leur souvenir pour soi, pour les siens, pour ceux qui peuvent s'y intéresser,

les enregistrer avant que la mémoire, comme ces plaques de photographie usées par le temps, ne s'affaiblisse et ne donne plus que des reproductions effacées et imparfaites. — Heureux que le *Figaro Illustré* m'ait donné l'occasion de commencer ce travail, je le reprendrai encore de temps en temps avec une grande joie, si ma destinée de vieil homme de théâtre doit compter encore quelques-unes de ces bonnes saisons où l'on a des loisirs, parce que les auteurs ont eu du génie, parce que les acteurs ont eu du talent, parce que les pièces ont plu et tiennent l'affiche longtemps.

POREL



*Porel, directeur du Vaudeville
et son fils, Jacques Porel (1907)*
(Cliché Nadar)

Le Rôle du Couturier dans le Théâtre Contemporain

Ce qui caractérisait le théâtre d'autrefois, c'était un entraînement naturel vers la fantaisie et le merveilleux, une préférence non dissimulée pour l'extraordinaire et pour l'irréel. Ce qui caractérise le théâtre d'aujourd'hui, c'est un constant scrupule de vérité, un souci persévérant de montrer dans leur vrai milieu, en des attitudes et des costumes exacts, des caractères capables, sinon de s'ériger en synthèses, du moins de supporter l'analyse. Le théâtre d'aujourd'hui méprise les ressources faciles du théâtre d'autrefois, et il vise plus haut. Il est donc permis de dire que si le goût des spectacles est de tous les temps et de tous les pays, *l'art théâtral* est né depuis peu et atteint de nos jours et chez nous son développement le plus admirable.

La tâche de nos grands metteurs en scène et de leurs collaborateurs est devenue d'autant plus difficile que le public, s'il a pris goût à la réalité, n'a nullement cessé pour cela d'exiger du charme, de la couleur, du relief, en un mot tout ce qui constitue l'accent théâtral proprement dit. Il demande au théâtre, miroir de la vie, des reflets harmonieux et puissants, des images somptueuses, mémorables. On a dû créer, pour répondre à cette exigence, une vérité théâtrale, qui est comme l'accentuation de la vérité commune. On en recrée des formules nouvelles pour chaque pièce, pour chaque reprise. Y contribuent, — à côté de l'auteur et du metteur en scène, — les décorateurs, le costumier, le couturier.

Le rôle de celui-ci est particulièrement intéressant à étudier en présence de l'évolution présente du théâtre. Le tout n'est pas pour lui de créer ou de reconstituer, il faut harmoniser chaque robe, chaque détail du costume, non seulement à son entourage, à ses voisinages, mais au caractère de l'interprète, aux impressions et aux événements qu'elle traverse, — à sa vie intérieure. Une scène de théâtre est un tableau, un tableau mouvant, un tableau vivant. Pour qu'il vive d'une vie



Jane HADING dans *La Pompadour*
Création REDFERN Phot. Reutlinger

réelle et harmonieuse, le costumier ne doit pas seulement voir avec un œil de peintre, il doit sentir avec une âme de psychologue.

Qui ne se souvient des admirables costumes réalisés par M. Redfern pour *La Pompadour*, de M. Emile Bergerat, représentée en novembre 1901 à la Porte-Saint-Martin, et où M^{me} Jane Hading remporta un véritable triomphe? Ils représentaient de la part du maître couturier un effort artistique dont toute la Presse fut unanime à saluer l'importance et le succès; et ils déterminèrent immédiatement un retour de la Mode vers le style du XVIII^e siècle, dont les adaptations se multiplièrent et se multipliaient encore, il y a quelques mois, — preuve évidente de la séduction qu'ils avaient exercée. Il peut quelquefois suffire d'une robe, on le voit, pour ramener l'esprit d'un peuple vers les souvenirs d'une époque; mais encore faut-il pour cela qu'en les plis de cette robe flotte quelque génie...

Le couturier trouve d'ailleurs dans telles de ces reconstitutions, présentées au public par des interprètes dont le talent et l'intelligence égalent la beauté, de hautes satisfactions artistiques; et il est certain, par exemple, que la création des costumes de M^{me} Gilda Darthy dans *Le Drame des Poisons*, a donné à M. Redfern autant de joie qu'elle lui avait coûté de recherches et d'efforts. Un autre exemple mémorable est celui des robes de *La Marjolaine*, la belle pièce de M. Jacques Richepin, qu'interpréta avec tant de grâce et d'émotion M^{me} Cora Laparcerie. Mais lisez cette lettre adressée par l'auteur à M. Redfern: c'est le plus bel éloge d'un poète à un artiste:

« Au lendemain de la belle représentation de cette nuit, je ne saurais trop vous exprimer ma reconnaissance pour la précieuse collaboration que vous avez apportée à *La Marjolaine*.

« Que ce soit la petite paysanne joyeuse du premier acte, que ce soit la somptueuse favorite du Régent, que ce soit la douloureuse amante des derniers actes, vous avez également bien compris, traduit les différents états d'âme de mon héroïne.

« Ah! l'adorable, la délicate, l'exacte évocation

du dix-huitième siècle qu'est cette représentation du grand acte: toutes ces dames inclinant ensemble vos toilettes aux corsages arrondis, aux paniers bouffants, aux traînes allongées, forment un tableau merveilleux; et toutes ces nuances douces atténuées, chantantes, sont le plus délicieux concert de couleurs qu'on puisse rêver, digne de l'artiste averti, savant et raffiné que vous êtes.

« Et puis j'ai toujours pensé que seul un grand couturier moderne pouvait, en même temps qu'il reproduisait les modes précises d'une époque ancienne, rendre à ces modes l'élégance, l'allure, la distinction que leur donnaient les grands couturiers du temps. — Mais dans deux cents ans d'ici, alors que vos robes modernes seront devenues des costumes historiques, quel nouveau Redfern saura redécouvrir vos élégances tombées dans l'oubli? Quel grand couturier du vingt-deuxième siècle saura rendre à ses ancêtres du vingtième siècle, le service et l'hommage que vous avez su rendre aujourd'hui à ceux du dix-huitième siècle?

« Pour M^{me} Cora Laparcerie-Richepin et pour moi encore, merci très sincèrement, mon cher ami, et croyez bien que dans les applaudissements qui ont salué hier *La Marjolaine*, une bonne part vous revenait.

« Jacques RICHEPIN »

Ces brillantes reconstitutions sont toutefois assez rares dans le théâtre contemporain. La plupart du temps, pour faire valoir, pour faire briller les comédies représentées sur les théâtres les plus élégants, les ressources se restreignent encore. Les costumes à créer sont des costumes d'aujourd'hui ou mieux, de demain, des robes de ville, de soirée, d'intérieur. Combien étroite se fait alors la collaboration de l'auteur dramatique et du couturier chargé d'habiller ses sirènes de boudoirs et ses hamadryades de villes d'eaux?

Jugez-en par ce qu'écrivait un des plus difficiles, parmi les écrivains d'aujourd'hui, M. Henry Bataille, alors que l'on montait au Vaudeville *Maman Colibri*:

« Cher Monsieur Redfern, excusez-moi de ne pas aller vous parler des robes de notre "Maman Colibri". Mais je crois qu'il faut laisser à votre goût et à votre talent le soin et le loisir de mettre les chefs-d'œuvre en train... j'irai admirer plus tard.



Gilda DARTHY
Création REDFERN Phot. Reutlinger



Cora LAPARCERIE dans *La Marjolaine*
Création REDFERN Phot. Reutlinger

« Pour l'instant, je me borne à souscrire à l'idée d'une robe mauve pour le 2^{me} acte, et feuille-morte pour le 4^{me}, à la condition, toutefois, me semble-t-il, que le mauve ne soit pas « d'un ton ». Je crois que des mauves « rouges » et des mauves « bleus » combinés à l'aide de broderies, seraient d'un heureux effet et dans le sens de l'acte.

« Pour la robe de la grand-mère, au 4^e, « feuille-morte » avec des garnitures foncées me paraîtrait bien, et assez flou et lourd. Je me confie entièrement à votre art très sûr.

« Pour le 1^{er} acte : *éclat*.

« Pour le 3^e acte : *charme*.

« Ne pas oublier qu'au 3^e, c'est une femme d'intérieur ; la robe doit fatalement et malheureusement participer du peignoir, mais, pour Dieu ! évitez le peignoir. Et puis, il faut que ce soit très nu et dessinant.

« Je vous suis reconnaissant de l'intérêt que vous voulez bien porter à cette vraie collaboration. A part ça, faites comme vous voudrez et que les dieux vous inspirent ! Je sais que vous éblouirez Paris.

« Merci, et mes sentiments les meilleurs.

« Henry BATAILLE »



Berthe Bady dans *Maman Colibri*
Création REDFERN Phot. Reutlinger

Cette lettre familière, et en même temps si pleine d'estime et de confiance donne la mesure du rôle joué dans la préparation d'une élégante comédie moderne par celui qui en doit habiller l'héroïne principale. De même que les jeux de scène, les effets de diction, les attitudes et les mouvements, les nuances et les lignes des costumes sont l'objet d'une étude approfondie où le raisonnement philosophique a sa place, à côté du goût et du sens artistique. Le public subit l'impression en bloc. Si la pensée et l'esprit de l'auteur, la munificence et le tact du metteur en scène, avec le talent des interprètes et le goût du couturier qui les habilla, réalisent un ensemble séduisant et harmonieux, c'est un succès. Mais il faut que tout cela marche de pair. Nous avons tous vu d'excellentes comédies souffrir d'une mise en scène défectueuse, et jamais une comédienne, quel que soit son talent, ne verra complètement son rôle avant d'avoir essayé ses robes...

De la scène à la ville, l'influence du maître couturier s'étend, se développe, décide des évolutions, des transformations. Presque



Mary GARDEN dans *Aphrodite*
Création REDFERN Cl. Paul Berger

toutes les modes partent du théâtre. Nous avons dit le retour aux gracieux archaïsmes du style Louis XV qui fut provoqué par le succès des costumes de *La Pompadour*. Plus près de nous, la belle création d'*Aphrodite* par Mme Mary Garden, et les costumes antiques reconstitués à cette occasion par M. Redfern suscitèrent comme une soudaine apothéose de l'art charmant des draperies, endormi, négligé, perdu depuis des siècles. On le redécouvrait, on s'étonnait de n'y avoir pas songé plus tôt. Mais comment en adapter la grâce et les ressources aux lignes toujours si sobres du costume moderne ? Le



Marguerite BRÉSIL dans le *Frisson de l'Aigle*
Création REDFERN Phot. Reutlinger

problème avait de quoi décourager les plus hardis, et ce ne fut pas trop de la science raffinée de M. Redfern, ni de l'élégance suprême de Mme Mégard, pour le résoudre triomphalement dans les robes de *la Femme nue*, le grand succès théâtral de la dernière saison. On n'a pas oublié la sensation produite par le talent infiniment souple de l'exquise artiste, qui sut faire accepter et applaudir par les spectateurs les plus délicats des situations dont la nouveauté n'allait pas sans audace. Elle avait les robes de son rôle, des robes non moins hardies que ses répliques, mais d'un art non moins irréfutable. Elle sut faire triompher les robes comme elle avait fait triompher la pièce, et nous avons assisté depuis, en même temps qu'à la vogue des étoffes légères et des écharpes transparentes, à une renaissance bien caractéristique du « drapé » dont le modèle reproduit ici peut passer pour un admirable prototype.



Andrée MÉGARD dans *La Femme Nue*
Création REDFERN Phot. Reutlinger

De même il est permis d'attribuer aux robes de Mlle Brésil, dans le *Frisson de l'Aigle*, la vogue du costume Empire aux nobles et simples lignes également inspirées de l'antiquité. On observera cependant que cette influence du Théâtre sur la Mode n'est heureuse et ne peut persister que si elle a pour point de départ un esprit créateur à la fois hardi et instruit, un goût averti, un goût sûr. De la grande actrice à la grande dame, de l'optique théâtrale à « l'effet » direct dans les salons, dans les dîners, sur les plages et partout où évolue la vie mondaine, il est bien des nuances que seule peut observer une conscience esthétique mûrie par l'étude. C'est ce que nous ne pouvons, nous, empêcher d'admirer chez M. Redfern, — qu'il habille les reines du Théâtre sur la scène ou les Reines des peuples et de l'élégance dans le cadre de leur existence quotidienne. Pour un tel art et pour un tel artiste, le théâtre, c'est la démonstration. Mais la vraie réalisation est dans la vie, dans la beauté qui passe, qui vient à nous, que nous coudoyons.

LAURENCE DE LAPRADE

SALON DU MOBILIER

Bientôt, fin octobre, le Salon du Mobilier va fermer ses portes. Voici déjà deux mois entiers que dure cette belle manifestation de l'industrie de l'ameublement, et, depuis le premier jour, pas un instant son succès ne s'est ralenti. On se prend vraiment à regretter que ce Salon ne soit que triennal : on le voudrait annuel.

Nous avons dit déjà, dans notre précédente chronique, combien avait été remarquée l'exposition de *Waring & Gillow*, les renommés décorateurs du boulevard Haussmann, 31, et les maîtres incontestés du meuble anglais.

A ce titre, s'ils ne l'avaient pas depuis longtemps déjà mérité, rien ne saurait leur donner plus de droits que la merveilleuse reconstitution du meuble anglais du XVIII^e siècle qu'ils nous offrent en leur stand de ce Salon du Mobilier.

En étudiant le caractère de ce style, celui d'Adams, d'après le célèbre architecte de ce nom, l'observateur ne peut manquer de lui trouver une certaine analogie avec le style français de l'époque correspondante, le style Louis XVI, dont le plus beau et le plus précieux échantillon est ce délicieux ameublement de Marie-Antoinette que M. de Nolhac conserve si jalousement à Versailles. Ce sont bien les mêmes lignes, relevées à peu près des mêmes ornements. Mais comme ces ornements diffèrent ! Ceux de Versailles sont plus riches ; nos ornemanistes se sont plu à les multiplier, les fouillant



STAND DES MAGASINS DU BON MARCHÉ

plus avant de leur ciseau et les décorant de leur pinceau de ces ors et de ces « gris Louis XVI » qui sont une des caractéristiques de ce style.

Plus sobres, les décorateurs anglais ont au contraire subordonné la richesse des détails à la beauté de la vision d'ensemble que donne la simple harmonie des lignes, et aux délicates peintures de notre style, ils ont préféré la couleur franche de l'acajou, la gaieté jeune de l'olivier et l'infinie variété des marqueteries en plusieurs tons.

C'est ce style que *MM. Waring et Gillow*, ont voulu reconstituer dans l'ameublement qu'ils exposent au Salon. Ils l'ont fait si heureusement que cet ameublement mérite d'être considéré, au même titre que celui de Marie-Antoinette, pour le style Louis XVI, comme l'ameublement-type d'une époque.

Autre stand, autre style. L'exposition du *Bon Marché*, fait triompher, en un délicieux salon, le style Régence. Toutes les pièces de cet ameublement sont autant de bijoux d'art, merveilles de reconstitution historique : les meubles, aux sculptures sobres et recouverts de tapisseries à personnages d'Aubusson d'après les cartons du maître Boucher ; le paravent dont les délicieuses moulures



SALLE A MANGER STYLE "QUEEN ANNE"
dessinée et exécutée par la Maison Waring et Gillow L^d, 29, 31, Boulevard Haussmann, et exposée au Salon du Mobilier

en bois doré encadrent d'artistiques panneaux décoratifs d'après Hubert Robert ; la bergère, en bois doré également, recouverte d'un riche brocart lamé or et argent ; le bahut en bois de violette, avec ses ravissants motifs en marqueterie et en bronze doré ; le bureau de dame et les consoles Louis XV, ornés de délicates peintures ; et, faisant à l'ensemble un cadre harmonieux, de merveilleuses boiseries anciennes avec de magnifiques panneaux de tapisseries également anciennes.

Une galerie Louis XVI et un délicieux bureau petit salon de la même époque complètent cette exposition, dont le plus bel éloge qu'on puisse faire est de dire simplement qu'elle est digne du nom et de la réputation, depuis longtemps universellement consacrés, des Grands Magasins du *Bon Marché*, qui ont créé, rue de Babylone, la Baby-

lone de l'ameublement !

Voici le coin préféré des amateurs d'art pur : le stand de la *Société française de Sculpture d'art*, que fonda M. Félix Cavaroc et dont les galeries d'exposition permanente se trouvent 10, rue de la Paix. C'est un véritable salon en miniature, où l'on a groupé un remarquable choix de marbres, dus au ciseau de nos plus grands maîtres. Car ici tout est authentique, tout porte une signature, celle des noms les plus célèbres de l'art moderne, et, par les statuts mêmes de la Société, l'acheteur se trouve ainsi garanti contre les fraudes, si nombreuses en matière d'œuvres d'art depuis quelques années.

Cette garantie absolue d'authenticité n'est d'ailleurs pas le seul avantage qu'offre

aux acheteurs la *Société française de Sculpture d'art*. Elle en offre un autre, non moins précieux : c'est que, grâce au principe de mutualité qui a présidé à sa fondation, elle vend ses marbres à des prix tout à fait modérés et peut se charger, à des conditions également avantageuses, de l'entreprise à forfait de la reproduction en pierre ou en marbre de toutes grandeurs, des œuvres de musées et œuvres originales, pour châteaux, jardins, halls, tombeaux, etc. M. Cruppi, Ministre du Commerce a d'ailleurs, lors de sa visite au Salon, très heureusement défini ce caractère de la *Société française de Sculpture d'art*.

« Mais alors a-t-il dit, c'est la coopérative artistique ». Et il a ajouté : « Toutes mes félicitations pour cette heureuse initiative ! »

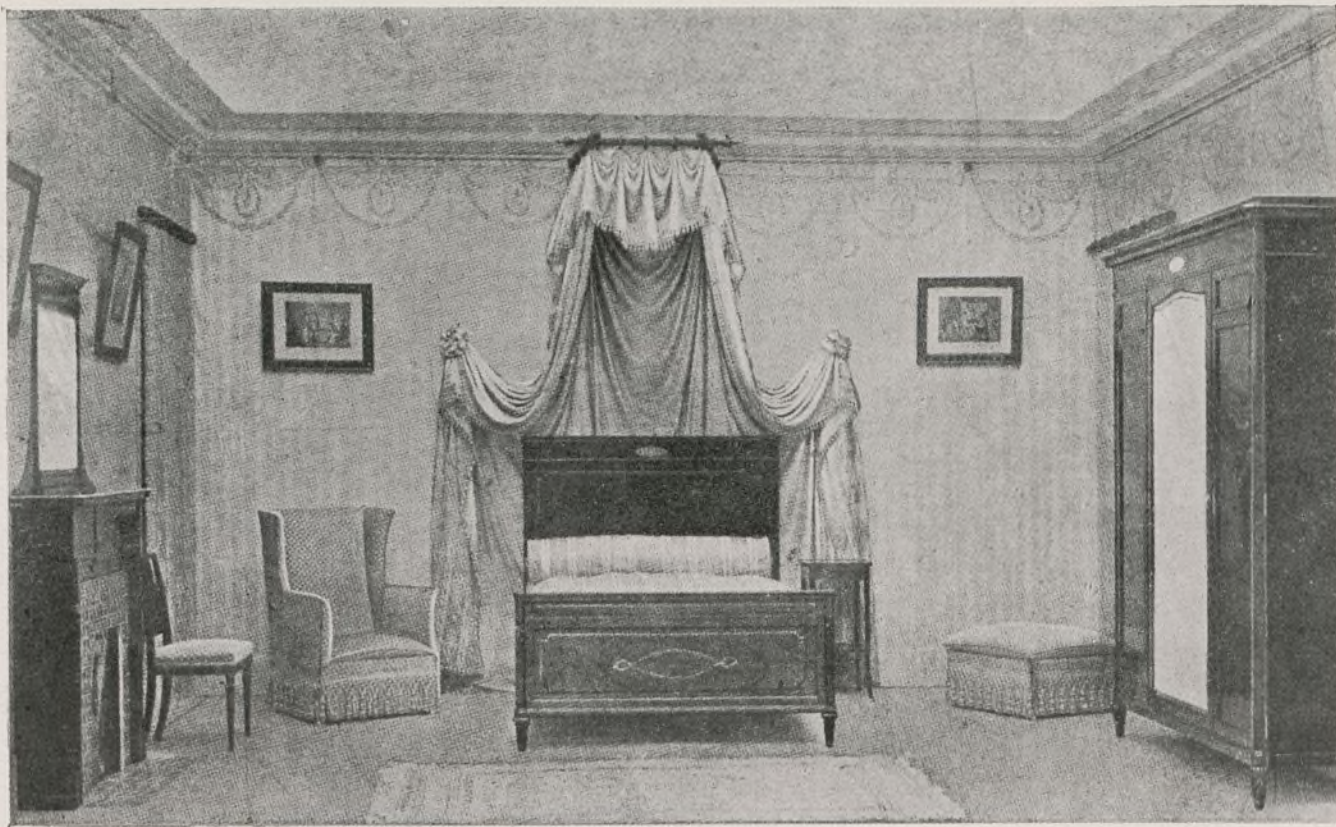
Le Comité d'organisation semble avoir été bien inspiré en organisant, au sein même du Salon, une exposition particulière pour la « chambre à coucher à 1.200 francs ». Le succès de cette section fut et reste très grand, et de fait, elle le mérite, car nos maîtres ès-ameublements ont, quelques-uns du moins, par le goût et le luxe qu'ils ont déployés, réalisé dans ces chambres à 1.200 francs que l'on n'ose qualifier de modestes, de véritables tours de force.

Il en est une notamment qui se distingue et se détache des autres par son cachet à la fois simple et luxueux. Cette chambre, œuvre de *MM. Fournier frères*, 21, faubourg St-Antoine (dans la cour), est



STAND DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE SCULPTURE D'ART
Galerie Félix Cavaroc et Cie, 10, Rue de la Paix
(Cl. Neurdein)

fin d'époque Louis XVI. En acajou de Cuba verni, rehaussé de fines incrustations de citronnier et de légères sculptures, elle a certains points d'attache avec le meuble anglais dont *MM. Fournier frères* se sont fait une spécialité et se trouve donc être au dernier goût du jour. Pas de coins vifs dans cet ameublement. *MM. Fournier* ont su habilement les supprimer par d'heureuses combinaisons de colonnes ou chapiteaux ouvragés. C'est, nous l'avons dit, un véritable tour de force qui réalise à la fois le maximum de luxe, de confort et de bon marché.



CHAMBRE A COUCHER
exposée par la Maison Fournier frères, 21, Faubourg Saint-Antoine

L'ensemble de ce troisième Salon du Mobilier est, il faut le répéter, tout à fait satisfaisant. Par les exemples que nous venons de citer, exemples peu nombreux mais choisis à dessein parmi les plus significatifs, on a pu constater que l'industrie et le commerce du meuble sont en plein développement artistique.

Après une période de préparation qui a paru longue, mais dont la durée s'explique par l'importance des progrès réalisés, nos principaux fabricants ont su aborder résolument l'étude des modifications nécessitées par les exigences du confort et de l'hygiène. Mettant à profit les progrès réalisés à l'étranger, ils ont su les adapter avec tact à nos styles nationaux sans rien enlever à ceux-ci de leur pureté ni de leurs caractères distinctifs. Il faut le dire bien haut, la modernisation du meuble français s'effectue avec tact et avec mesure. On doit en savoir gré aux industriels et aux artistes qui sont les dépositaires actuels des traditions de l'art du meuble, — où notre pays a toujours excellé.

A côté de belles reconstitutions de style, nous avons vu des tentatives et des innovations absolument neuves comme inspiration, mais guidées par une logique indiscutable. Ces créations, qui répondent directement aux transformations de la vie et de l'habitation, si frappantes depuis une vingtaine d'années, ne manqueront pas de prendre une place méritée à la suite des styles du passé. En tout cas, le Salon du Mobilier leur a permis de se manifester aux yeux du public, parallèlement avec les bons meubles conçus suivant le goût traditionnel du pays, et avec les essais de reconstitution tentés à l'étranger. Le rapprochement était instructif, et il ne manquera pas de porter ses fruits.

Alfred CHAULAY

Le Mois Sportif

Le sport de l'air a accaparé, le mois dernier, — et il a bien des chances de l'accaparer longtemps encore, — toute l'attention. Il fut marqué en effet par toute une série d'exploits aériens extraordinaires et

qui permettent de considérer désormais la conquête de l'air comme chose accomplie.

Il fut le mois des Wright ! Mais alors que tous les yeux étaient tournés vers le camp d'Auvours et attendaient de Wilbur Wright les exploits que ses premiers essais faisaient espérer, c'est d'Amérique, et de son frère Orville, auquel on ne prêtait pas d'attention, que ces exploits sont tout d'abord venus.

Et quels exploits !

En quelques jours, Orville Wright, qui, confor-

mément au contrat passé avec le gouvernement américain, faisait des expériences à Fort Myers, près de Washington, s'appropriait tous les records du plus lourd que l'air — distance, durée, hauteur, en vol simple et en vol à deux — et réussissait à se maintenir plus d'une heure dans l'atmosphère.

Le 9 septembre, il volait, le matin, 57'31" et, l'après-midi, 1 heure 3'18". Puis, dans un vol à deux avec le lieutenant Lahm, il couvrait 8 kilomètres en 5'58".

Le lendemain, 10 septembre, il élevait son record de durée à 1 heure 5'52" et de distance à 61 kil. 500, atteignant au cours de cet essai jusqu'à 60 mètres de hauteur.

Le 11, il les élevait encore à 1 heure 10' 30" et à 66 kilomètres. Le 12, nouveau bond des records : 1 heure 15'20" en vol simple, et 9'6" en vol à deux, avec le major Squier.

Pourquoi fallut-il que cette magnifique série d'exploits se terminât soudain par une catastrophe ? Hélas ! les éléments vaincus par l'homme ont sur lui de ces subites et tristes revanches !

Le 17, alors qu'Orville exécutait un vol à deux, en compagnie du lieutenant Selfridge, une des deux hélices se brisa soudain, et l'appareil, pivotant sur lui-même, tomba de 25 mètres de haut et vint s'écraser sur le sol. Orville s'en tira avec une fracture de la jambe et quelques côtes enfoncées, mais son malheureux compagnon fut relevé mourant, le crâne fracturé, et expira quelques instants après sans avoir repris connaissance. Tous les progrès du génie de l'homme ont leur douloureux martyrologe : le lieutenant Selfridge vient d'inscrire son nom sur celui de l'aviation, à la suite de ceux de Lilienthal, Pichler, Leturr et Groff. Puisse-t-il être le dernier !

Wilbur Wright n'a d'ailleurs pas tardé à prendre, pour venger son frère, une éclatante revanche sur l'air. Le lundi 21 septembre, il a en effet, dans un vol magnifique de 1 heure 31'48" 4/5, battu de plus d'un quart d'heure le précédent record d'Orville. La nuit seule arrêta son vol ; alors qu'il avait encore une provision d'essence et d'eau suffisante pour demeurer 2 heures dans les airs. C'est assez dire que Wilbur Wright ne restera pas sur ce succès, et, qu'à l'heure où paraîtront ces lignes, il aura sans doute à nouveau élevé les records de l'aviation.

A côté des exploits d'Orville Wright, ceux accomplis par Léon Delagrangé, pâlisent un peu. Ils sont pourtant remarquables, et, accomplis seulement un mois plus tôt, ils eussent soulevé l'enthousiasme général. Sa meilleure performance fut en effet le 17 septembre, à Issy-les-Moulineaux, un vol de 31'.

■ ■ ■

Le sport du plus léger que l'air a eu, comme celui du plus lourd que l'air, ses exploits et sa catastrophe. L'exploit fut accompli par le dirigeable allemand du commandant Gross qui, le 12 septembre, exécuta un raid sans escale de 13 heures, battant ainsi le précédent record de durée du *Zeppelin* qui n'était que de 12 heures.

Quatre jours après, alors que l'Allemagne vibrait encore de l'enthousiasme soulevé par cet exploit, le second dirigeable allemand, le *Parseval*, subitement déchiré par un coup de vent, s'abîma sur un toit d'Halensee. Les passagers échappèrent miraculeusement à la mort ; mais cette seconde catastrophe, à moins de 6 semaines d'intervalle, a porté un coup terrible à l'orgueil allemand qui traduisait déjà mot à mot le "*Deutschland uber alles*".

■ ■ ■

Avant d'en finir avec l'histoire du sport de l'aéronautique en ce dernier mois, un mot sur l'heureuse et belle initiative prise par M. René Quinton, qui fonda, voici quelques semaines, la *Ligue Nationale Aérienne*, dans le but de trouver, par une souscription nationale, les ressources nécessaires pour encourager le sport de l'aéronautique et hâter, par l'émulation qui doit en naître, le problème de la conquête de l'air.

L'appel de M. René Quinton a été entendu et les souscriptions ont afflué dès les premiers jours au siège de la *Ligue*, 40, rue des Mathurins. Souscriptions de 1.000, 500, 200, et 5 francs abondent déjà, et il est permis de supposer et d'espérer qu'avant peu, la *Ligue Nationale Aérienne* constituera une arme puissante au service de notre défense nationale.

■ ■ ■

Le sport automobile a eu également ses grandes journées pendant le mois écoulé. Ce fut d'abord le Meeting de Bologne, avec ses deux grandes épreuves : le Circuit de Bologne et la Targa Bologna ; puis toute la série des meetings classiques de courses de côtes et en palier : Trouville, Salon, Le Mont-Ventoux, Évreux, etc., etc.

On attendait impatiemment le Circuit de Bologne qui devait fournir à notre industrie nationale, — on l'espérait du moins — une éclatante revanche du Grand Prix de l'A.C.F. Il n'en fut rien, hélas ! Et, après l'Allemagne à Dieppe, ce fut à Bologne l'Italie qui triompha. Une fois de plus, les nôtres — les Lorraine-Dietrich comme les Bayard-Clément — connurent l'affreuse guigne qui s'acharne après eux depuis si longtemps !

Il y avait 17 voitures concurrentes, dont 11 françaises et 6 italiennes. Ce fut donc un duel franco-italien, dont nos voisins transalpins sortirent vainqueurs, grâce à Fiat et au prestigieux et heureux Nazzaro, qui a ajouté un trophée de plus à sa déjà magnifique collection de victoires.

Tous les records furent battus. La moyenne générale de Nazzaro fut de 119 kilom. 600 à l'heure et Lancia établit le record du tour à 135 de moyenne !

Voici quel fut le classement :

- 1 Nazzaro sur *Fiat*, couvrant les 530 kil. en 4 h. 25' 21" ;
- 2 Trucco sur *Lorraine-Dietrich* ;
- 3 Cagno sur *Itala* ;
- 4 Demogeot sur *Mors* ;
- 5 Lancia sur *Fiat* ;
- 6 Garcet sur *Mors*.

L'industrie française prit sa revanche le lendemain dans la *Targa Bologna*, réservée aux voi-